

SOUSTELLE : "JE VEUX L'INTÉGRATION !"

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les mercredis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Marie Elbe*
Chef service photo : *François Wittmann*
Adjoint : *Geneviève de Lachaux*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Claude Rebelo*
Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE :
61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89.
CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE :
S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.
Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.
RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.
NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements sont pris à partir du n° 194.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

Couverture : Photo Oudinot



L'IMPASSE A ALGER

Yves COURRIÈRE

QUI se soucie, en France – en cet automne de 1955 –, de la maladie d'Eisenhower, atteint de thrombose coronaire, de la chute de Peron, en Argentine, à la suite de la grande querelle avec l'Église, ou de la conférence anglo-gréco-turque à propos de ce baril de poudre qui porte le nom de Chypre ? Personne.

L'homme qui intéresse la France c'est un petit commerçant, au vocabulaire démagogique et commun, qui incite le contribuable à refuser l'impôt et fait ainsi une entrée fracassante dans l'arène politique : Pierre Poujade. Les beaux esprits le méprisent, les gens de la gauche voient en lui un trublion fascisant, mais des centaines de milliers de petits commerçants français en font leur maître à penser, bientôt suivis par des groupes de droite et d'extrême droite qui envisagent de se servir de son bagou... et de son influence populaire certaine, pour ne pas manquer les élections prochaines décidées par le président du Conseil. Edgar Faure veut des élections anticipées d'où se dégagera une majorité stable nécessaire pour régler « au mieux » les problèmes d'Afrique du Nord.

En ce mois de septembre 1955, tout le monde parle de l'Algérie. Jusqu'à l'O.N.U. où la question algérienne est inscrite à l'ordre du jour de l'Assemblée générale !

En France, le rappel de certains « disponibles » et le maintien sous les drapeaux du premier contingent 1954 provoquent des incidents.

A Alger, c'est l'impasse. Soustelle, bouleversé par le massacre du 20 août, tente pourtant de « sauver les meubles » en exigeant l'application stricte... du statut de 1947 ! Mais son grand projet d'intégration est rejeté par tous. Par les Européens d'Algérie, qui voient dans le collège unique la fin de leurs privilèges, par les Algériens, qui trouvent l'intégration dépassée.

Le Front de libération nationale se développe. Abane Ramdane convainc, par la persuasion ou par la terreur, soixante et un élus musulmans de l'Assemblée algérienne de rejeter officiellement et publiquement le plan d'intégration de Jacques Soustelle.

Le F.L.N. est partout. L'état-major évalue à 11 000 les maquisards munis d'armes de chasse ou de guerre. Les commissaires politiques prennent en main les villages et les villes.

Du côté français, c'est le désarroi : pas assez d'hommes, des pieds-noirs qui ne veulent rien lâcher devant la recrudescence de la rébellion et, à Paris, la crise qui point...

Y.C.

SOMMAIRE N° 207

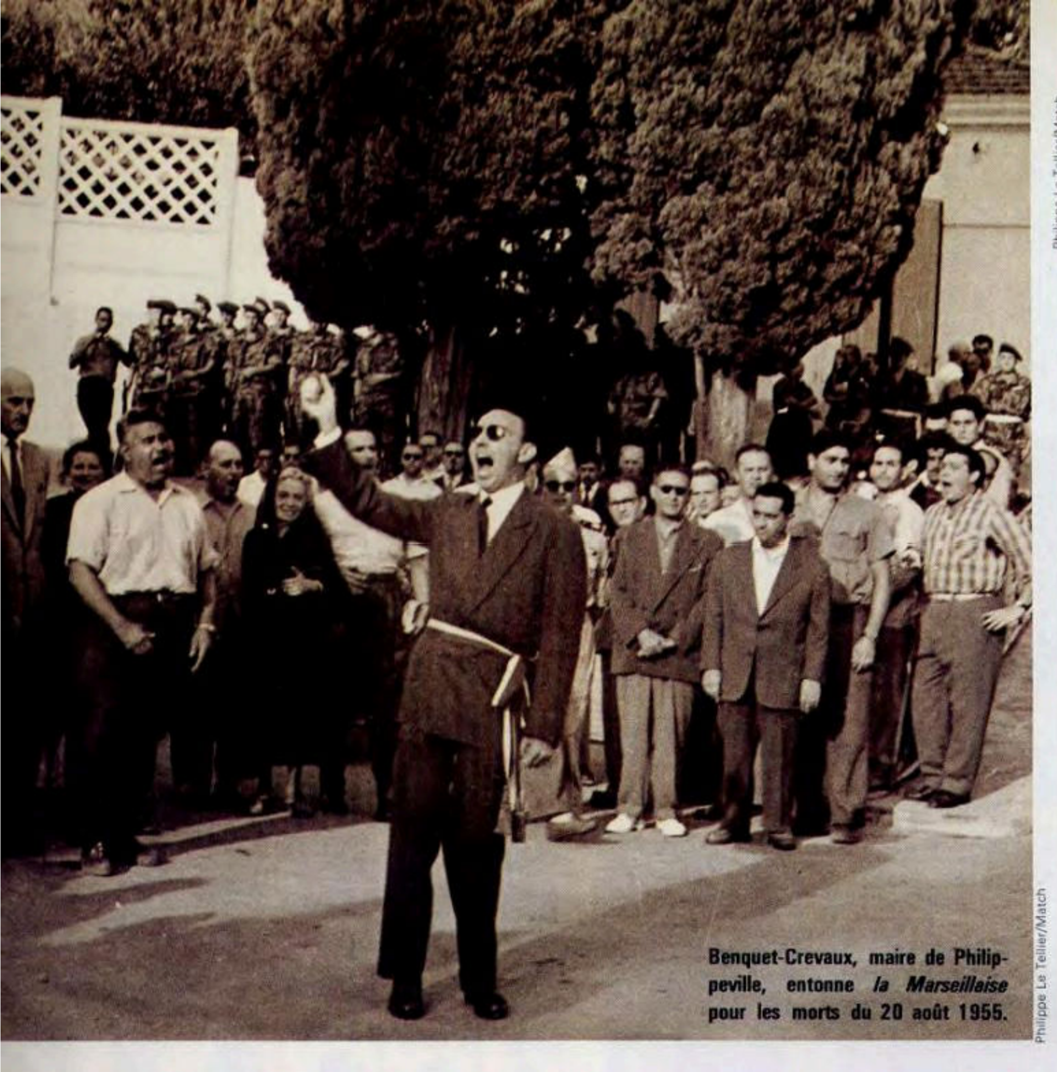


La mairie de Philippeville. Après les massacres du 20 août, les Européens de Philippeville se livrèrent à de violentes manifestations et conspuèrent Soustelle lors de son passage.

J. SOUSTELLE : INTÉGRATION

POUR le gouverneur général Jacques Soustelle, le massacre du 20 août est un point de non-retour.

Devant les corps des Européens massacrés, mutilés, il a été bouleversé. Le virage amorcé après l'assassinat de l'administrateur Maurice Dupuy – un saint, un père de Foucauld laïque lâchement abattu par le F.L.N. quelques semaines auparavant – se confirme. ▶



Benquet-Crevaux, maire de Philippeville, entonne *la Marseillaise* pour les morts du 20 août 1955.

Philippe Le Tellier/Match



Philippe Le Tellier/Match

sortir l'Algérie de l'impasse coloniale

Désormais, Soustelle refusera d'« ouvrir le dialogue avec des tueurs ».

Cette déclaration d'intention n'est pas suffisante pour les Européens du Constantinois. Des personnalités de Philippeville ont pris la tête des groupes qui ont piétiné les gerbes, arraché les rubans des couronnes déposées par Soustelle et par le préfet de Constantine, Pierre Dupuch, sur les cercueils des victimes. Pour eux, la seule solution c'est de mater la révolte comme à Sétif, dix ans plus tôt. Ils s'y sont employés et ont participé avec acharnement à la répression aveugle et terrifiante qui s'est abattue sur les populations musulmanes constantinoises. Les leaders extrémistes européens ont exploité la fureur, le désespoir et l'indignation de la population française locale pour lutter contre le plan d'intégration que prépare Soustelle :

« Les réformes que nous mijote le gouverneur général ? On voit bien où elles nous mènent ! Ici, ils ne connaissent que le bâton, la loi du plus fort... »

Jacques Soustelle, qui a fait désarmer les Européens les plus excités, mais qui a laissé faire lorsque les prisonniers du 20 août ont été fusillés et certains de leurs douars détruits au mortier, se trouve devant la plus grave crise qu'il ait jamais eu à affronter.

Devant les cadavres éventrés de la mine d'El-Halia, traumatisé, choqué par l'indicible horreur du spectacle, l'intellectuel humaniste se révèle homme d'ordre avant d'être homme de justice.

Plus de dialogue !

Il repousse avec agacement l'article que publie, dans la revue *Esprit*, son ancien chef de cabinet militaire, Vincent Monteil, l'homme du dialogue.

Depuis l'abominable règlement de comptes du 20 août, écrit Vincent Monteil sous le pseudonyme de François Sarrazin, *les frénétiques des deux camps n'admettent, pour leurs adversaires, aucune explication, aucune excuse. Et pourtant, ce jour-là, et depuis, on a perpétré, de part et d'autre, autre chose que le massacre des Innocents* [...]. *D'autres se sont demandé d'abord à quel degré d'exaspération de paisibles fellahs avaient dû en arriver pour commettre des actes aussi révoltants. Jusqu'ici rien n'a été proposé qui dépasse le couplet traditionnel sur « les foules musulmanes fanatisées ». Alors que la vraie raison d'une pareille explosion de haine n'est autre que le choc en retour des exactions commises et des humiliations subies : le moment est venu où personne ne peut plus les supporter !*

Mais Soustelle ne veut rien entendre. Le dialogue avec des assassins ? Jamais !

Il prépare sa botte secrète, le plan qui doit amener l'Algérie coloniale à une situation plus normale en cette année 1955. Il le résume en deux formules : troisième force et intégration.

Faire d'un musulman un Français à part entière et susciter l'éclosion d'une élite musulmane – non F.L.N. – avec qui discuter ! Le rêve ! Le beau rêve !...

Mais personne n'y croit ou n'en veut !



Peu de parents pour les obsèques des victimes du 20 août. Parmi les morts, des familles entières. Devant les bières, ceint de son écharpe, le maire de Philippeville, qui va prendre la tête des Européens en révolte, criant des slogans hostiles à Soustelle.

Soustelle dépose sur le bureau de l'Assemblée algérienne les projets qu'il entend voir adopter et qui tendent à accentuer l'intégration de l'Algérie à la France. Et d'abord, l'application effective... du statut de 1947. Exemple unique d'une loi française votée par les assemblées depuis huit ans et non appliquée sur le territoire de trois départements français ! Un scandale dont personne ne se soucie. A commencer par les gouvernements de la IVe République ! Et pourtant, les textes sont bien anodins : suppression progressive des communes mixtes, séparation du culte et de l'État, enseignement de la langue arabe, meilleure exploitation des terres et accession d'un plus grand nombre de musulmans à la propriété.



Les élus du premier collège, ces parlementaires tout dévoués au service des grandes familles coloniales, s'inquiètent de l'application de ces mesures qu'ils ont si longtemps « neutralisées ».

Le président Laquière – l'un des plus illustres – dépose devant l'Assemblée algérienne un projet qui surprend la société européenne : entrée plus large des musulmans au premier collège, remplacement du gouverneur général par un ministre de l'Algérie assisté de deux secrétaires d'État – un Européen, un musulman – et d'un Conseil de l'Algérie désigné par l'Assemblée algérienne.

Le vieux Laquière deviendrait-il libéral avec l'âge ?

La première surprise passée, c'est un formidable éclat de rire qui secoue la panse de ces vieux renards de la politique : le projet « libéral » de Laquière n'est qu'une manœuvre dilatoire pour retarder l'examen des projets Soustelle, dont certains pourraient entrer en application dès leur approbation par l'Assemblée algérienne !

◄ Séance à l'Assemblée algérienne, où les délégués des deux collèges rejetteront l'idée d'intégration. Debout, le président Abdelkader Saïah. Devant, M. Brahimi. A sa gauche, MM. Bouchenafa, Solacroup, Gœau-Brissonnière et, derrière, MM. de Sérigny et Fourment.

Le gouverneur général ne s'avoue pas battu. Et pourtant il lui faut du courage et de l'obstination pour poursuivre son projet. Pour que l'intégration veuille dire quelque chose, il faut qu'elle s'appuie sur une troisième force, sur des cadres musulmans qui jouent honnêtement le jeu. Malheureusement, le tour des « élites » musulmanes est vite fait.

La bombe des 61

Si l'on écarte les illettrés, les « folkloriques » et les corrompus, il ne reste pas grand monde. En dehors de Salah Bouakouir, le seul haut fonctionnaire musulman du G.G. (il est également le seul polytechnicien musulman), deux noms s'imposent : Ferhat Abbas et Abderrahmane Farès. Mais Abbas a des contacts avec le F.L.N.

« Il les a pris après le 20 août, dira Soustelle. Il a été terrorisé par les menaces du F.L.N. »

Lorsqu'on connaît la lettre adressée par Soustelle à Bourgès-Maunoury, on ►



Dans l'Aurès, où des villages sont harcelés chaque nuit par des bandes de rebelles de plus en plus fortes, la situation demeure dramatique. Le village de M'Chounèche résistera à vingt-deux assauts des fellaghas. Déjà, le gouverneur général Léonard *(à l'extrême gauche)*, prédécesseur de Jacques Soustelle, s'était rendu dans l'Aurès.

A.F.P.

cent députés algériens au Palais-Bourbon !

ne peut guère attacher de crédit à cette réflexion du gouverneur général.

Quoi qu'il en soit, c'est vers Farès – ancien président de l'Assemblée algérienne – que Soustelle tourne ses regards.

Malgré la bombe de la « Motion des 61 » – par laquelle la plupart des élus musulmans, téléguidés par Abane Ramdane, chef politique F.L.N. d'Alger, « constatent que la politique d'intégration est dépassée » –, Soustelle, toujours soutenu par Farès – qui a d'abord voté avec les 61, puis les a quittés pour suivre le gouverneur général –, s'entête et veut gagner de vitesse les mauvaises volontés européennes et musulmanes. Depuis le 20 août, il est aidé par son ancien ennemi, Alain de Sérigny. Le directeur de *l'Écho d'Alger* a « basculé » devant l'attitude ferme de Soustelle. Les grands féodaux dont il est le porte-parole se disent que « peut-être il est temps de faire cause commune avec ce gouverneur qui ne semble pas être l'homme de gauche que l'on redoutait à Alger ».

Désormais, Soustelle pourra compter sur eux.

Pour court-circuiter la « Motion des 61 », il ajourne purement et simplement la session de l'Assemblée algérienne, où son plan de réformes serait repoussé et dans des conditions tumultueuses. Il fera voter ses réformes par le Parlement français, qui reste souverain pour tout ce qui touche l'Algérie.

A Paris, Edgar Faure a dit : « Notre but est de parvenir à l'intégration complète. » Soustelle peut donc compter sur son aide. Mais l'attitude des 61 a influé sur la presse parisienne, qui, dans son ensemble, titre : « La majorité des musulmans refuse l'intégration. » Edgar Faure lui-même revient sur son idée première. Les libéraux, conduits par Jacques Chevallier, le maire d'Alger, ne sont pas étrangers à ce changement d'attitude. Pour eux, l'intégration, c'est dépassé.

Les beni oui-oui

En Algérie, même l'entourage de Soustelle est sceptique. Son « conseiller favori », Henri-Paul Eydoux, dont le cœur bat à droite, dit :

« C'est un rêve. Il est impossible d'intégrer « à charge » dix millions d'Algériens. Sans compter qu'il y aurait en plus cent députés en majorité musulmans au Parlement. Quant aux Européens, certains défendent aujourd'hui l'intégration, mais le cœur n'y est pas. Ils ne s'y feront jamais. »

De son côté, Dupuch, préfet de Constantine, l'homme qui se trouve au cœur de l'Algérie en rébellion, juge sans ménagement :

« A partir de la dissidence, des attentats, l'intégration est dépassée car les interlocuteurs sont incrédules. On se casse le nez à trouver des hommes valables. Les intermédiaires musulmans qui veulent « se mettre en avant » et établir le contact n'ont aucune audience. »

Dupuch ne se fait aucune illusion sur les beni oui-oui à gandoura blanche toujours prêts à faire fructifier leur compte en banque.

Le fait est là. L'intégration, c'était bien... avant. Avant le 1er novembre 1954, avant le 20 août 1955, avant la révolution, avant les massacres.

Soustelle, pourtant, s'accrochera à son projet. Mais le collège unique, l'égalité entre tous les habitants de l'Algérie et non plus la dépendance des « sujets » musulmans aux « citoyens » européens, c'en est trop pour le peuple des pieds-noirs.

Il faudra attendre près de trois ans, le 13 mai 1958, pour que Soustelle, de retour sur la scène algérienne, parvienne à leur faire admettre l'intégration et la notion de Français à part entière pour tous.

Mais, là encore, il sera trop tard. Et l'intégration ne verra jamais le jour. En ce début d'automne de 1955, de toute manière, c'est non, non et non ! H

Yves COURRIÈRE

A.F.P.



Jacques Chevallier, partisan d'une solution libérale, estime que l'intégration est dépassée, à l'heure où Jacques Soustelle se bat pour cette idée.

Gamma



Étrange renversement des tendances : Alain de Sérigny, porte-parole des féodaux, va se faire l'allié de Soustelle, moins redoutable « après coup ».

LE F.L.N. A HUIS CLOS



Pendant que l'armée, parfois appuyée par l'aviation, continue de mener sa guerre de surface, les rebelles, eux, pratiquent en profondeur le ralliement des « élites ».

René Vautier

POUR bien comprendre les raisons et même la nécessité pour le F.L.N. de s'opposer à la tentative d'intégration décidée par Soustelle, il faut se remettre en mémoire le contexte de la situation en 1955.

En janvier, la jeune organisation révolutionnaire avait subi une perte irréparable avec la mort au combat de Mourad Didouche, chef de la wilaya 4, puis de la 2, un des six chefs historiques qui, en 1954, avaient déclenché la rébellion en Algérie avec peu de moyens matériels.

En mars, Messali Hadj, vieux lion blessé dans son amour-propre par la scission hérétique du C.R.U.A., avait créé un mouvement rival, le M.N.A., et, désormais, le F.L.N. aurait à se battre sur deux fronts. D'ailleurs, ce M.N.A. ne risquait-il pas, compte tenu du prestige et de l'expérience du *zaïm* (l'unique), de constituer une structure d'accueil pour les élus musulmans en mal de sécurité ou tourmentés par quelque crise de conscience?

A la même époque, autre coup dur : Rabah Bitat est arrêté! Le chef de la wilaya 2, le 1er novembre 1954, qui avait, par la suite, permuté avec Didouche à la tête de la wilaya 4, se faisait stupidement « coincer », presque par hasard, dénoncé par un indicateur. En avril, l'état d'urgence était proclamé, rendant potentiellement plus efficace une répression qui aurait moins à « s'empêtrer » dans des considérations juridiques.

Abane se souvient du succès relatif obtenu par l'A.M.L., l'association de soutien formée des signataires du Manifeste du peuple algérien. Il est temps de faire



◀ Ferhat Abbas. Il « basculera » par la force des choses et à contrecœur.

Coll. Viollet



◀ Ben Khedda, un ex-modéré, que la prison va rejeter vers les extrêmes.

Gamma



◀ Tamzali, grand bourgeois qui résistera mal aux pressions du F.L.N.

R. Vidal/Match



Dans un film ▶ tourné pour le F.L.N., une séquence sur la vie au maquis. Quelque part...

René Vautier

Ferhat Abbas : "au premier coup de feu en Algérie, j'ai crié : "bravo !" pourquoi ?

payer à Ferhat Abbas son entrée dans ce que Ben Tobbal appelle cyniquement le « club des rescapés ».

Pour beaucoup de raisons, cette tentative d'intégration vient trop tard. Depuis la conquête, on n'a pas mené impunément une politique d'islamisation et de différenciation. Les leaders pieds-noirs n'en veulent pas encore, beaucoup de hauts fonctionnaires n'y croient pas. Et le fait même que Soustelle souligne qu'intégration ne veut pas dire assimilation sème la méfiance dans l'esprit des musulmans les mieux disposés.

En somme, Soustelle adopte textuellement, avec vingt-quatre ans de retard, les principes, alors jugés révolutionnaires, exposés par Ferhat Abbas, en 1931, dans son livre *le Jeune Algérien.* Lui aussi veut préserver l' « âme musulmane » et la « personnalité algérienne ». Pour être juste, il faut dire qu'à cette époque le gouverneur Violette approuvait les idées d'Abbas et que son projet n'échoua qu'en raison de l'opposition du colonat et de son soutien parlementaire.

Ferhat Abbas m'a dit plus tard : « Oui, l'intégration est une idée belle et généreuse. Mais maintenant, c'est trop tard. Vous autres Français, vous me jetez souvent au visage ma phrase : *J'ai interrogé les cimetières, il n'y a pas de nation algérienne.* J'étais avec vous. Je suis contre vous. Pourquoi ? Je ne suis pas l'homme à la mitraillette ; pourtant, quand le premier coup de feu a éclaté en Algérie, j'ai dit : bravo ! Pourquoi ? C'est à vous de répondre. Je suis le symbole du déchirement de l'Algérie d'aujourd'hui ! »

Le pouvoir de faire peur...

Abane Ramdane, qui contrôle alors tous les services de renseignements, sait que les menaces ou les promesses ont déjà été payantes avec quelques notables. Deux sous-préfets : Abdelaziz Lakhdari et Laroussi Khelifa (1), rejoignent le F.L.N. Et puis, dans sa prison alsacienne, il a réfléchi. Il a même pris le temps de lire *Mein Kampf.* Pendant vingt et un jours, il a fait la grève de la faim et a nourri son ressentiment du silence, à ce moment, d'élus qui se disaient ses amis. Maintenant, il a le pouvoir de faire peur.

Au cours de la grande rafle contre le M.T.L.D. qui suivit la Toussaint sanglante, des conseillers municipaux, des notables furent humiliés. Ben Youssef Ben Khedda rejoint le F.L.N. pour tirer vengeance des sévices subis. Beaucoup d'autres, pense Abane, sont peut-être hésitants, mais déjà conditionnés.

Enfin, le bachelier Abane Ramdane pensait déjà à son brillant « devoir » du « Congrès de la Soummam » qu'il ferait voter un an plus tard : « C'est un fait indéniable que l'action de l'A.L.N. a bouleversé le climat politique de l'Algérie. Elle a provoqué un choc psychologique qui a libéré le peuple de sa torpeur, de sa peur, de son scepticisme. Elle a permis au peuple algérien une nouvelle prise de conscience... »

Mais Abane, ex-secrétaire de la commune mixte de Châteaudun-du-Rhumel, qui a été libéré, le 18 janvier, de la prison de Maison-Carrée après quatre ans passés de centrale en centrale, veut rattraper

(1) Il devint directeur des cabinets civil et militaire de Boussouf, puis il rallia Ben Bella, dont il fut le ministre de l'Industrie, avant d'être rejeté par Boumediene.



A.G.I.P.

◀ **Benchenouf, ancien M.R.P., parlementaire du deuxième collège, « enrôlé » lui aussi par Abane Ramdane.**

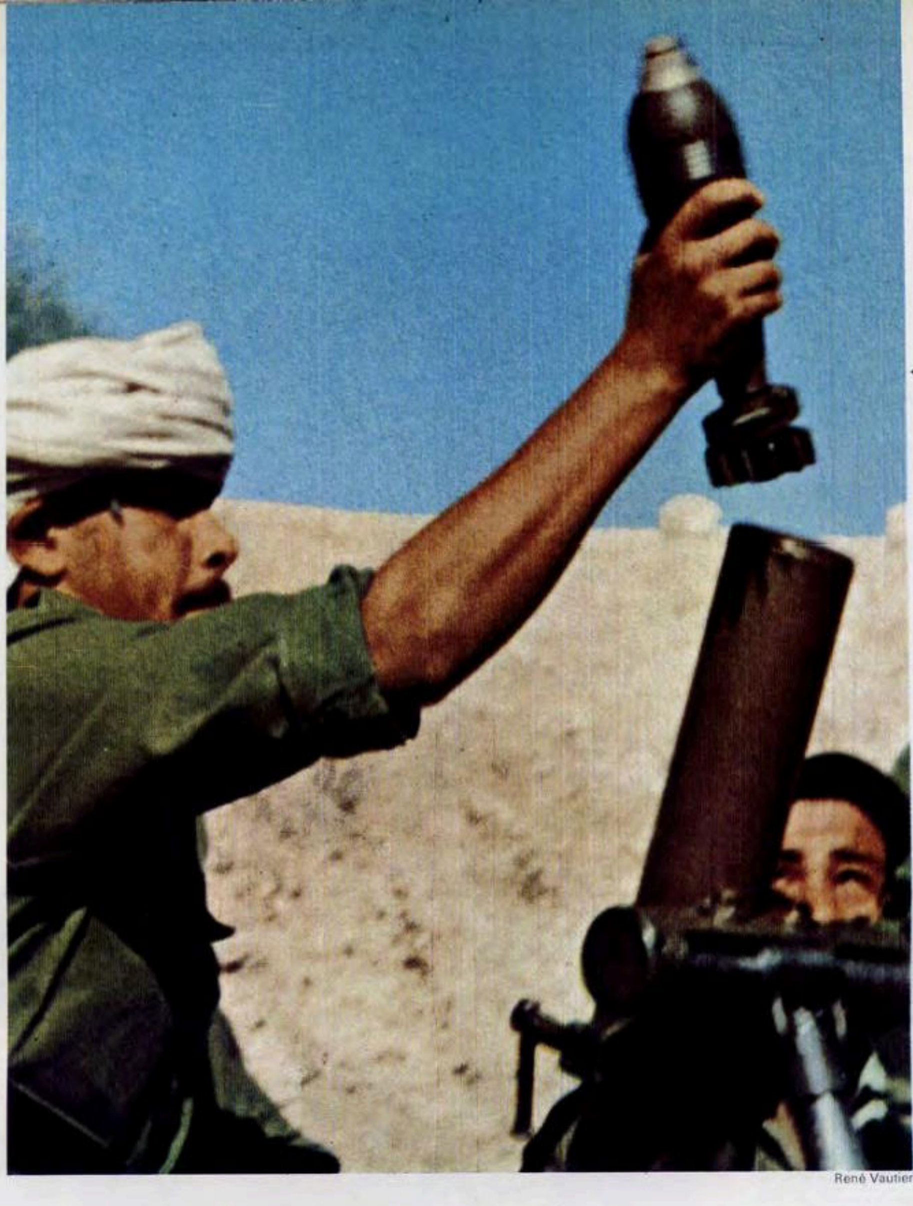


◀ **Ben Djelloul, « gaulliste » depuis 1945 et qui va cependant rejoindre la dissidence, dix ans plus tard.**



Keystone

◀ **Chekkal Ali, qui paiera de sa vie son refus de passer à la rébellion.**



René Vautier

◀ **Encore une « bande » sur l'A.L.N. Seul, un cinéaste pouvait la tourner en couleur...**



Keystone

Ben Sadok, ▶ **qui assassina Chekkal, pour le F.L.N. à Colombes.**





Holmès-Lebel

Le docteur ▶ **Sid Cara, fidèle à la France. Il devait jouer un grand rôle le 13 mai 1958.**



Boumendjel, ▶ **à l'étonnement de ses amis français, passera aussi au F.L.N.**

le temps perdu. Dans sa directive nº 9, il écrit : « Réfléchissons aux conséquences de nos actes et veillons à ce qu'ils soient payants et attirent inévitablement l'attention sur le généreux combat de notre peuple et de son armée. Nous pourrions tuer des centaines de soldats colonialistes sans que ce fût jamais communiqué. En revanche, ce qui se passe à Alger sera demain dans la presse américaine. » Ce qui se passe à Alger... Dans cette petite phrase est contenue en germe toute la politique de pressions physiques et morales sur les élus musulmans.

◀ **Si Taïeb, *alias* Omar Oussedik, futur secrétaire d'État dans le premier G.P.R.A. Il commandera en wilaya 4, celle de l'Algérois, qui connaîtra huit colonels. Il succéda à Azzedine. Il sera envoyé à Moscou.**

Il ne faut pas oublier que l'autodidacte qu'était alors Abane Ramdane avait, comme beaucoup de prisonniers, mis à profit sa captivité pour apprendre le droit. On retrouve cette forme d'esprit juridique dans sa volonté de voir le politique primer le militaire et une sorte de respect confus devant la valeur d'un mandat électoral, nonobstant les craintes qu'il inspire à ses détenteurs. Ce n'est pas lui qui aurait, comme Ben Tobbal, donné sournoisement, sous la table, des coups de pied dans les tibias du malheureux Ferhat Abbas. Le raisonnement d'Abane est juste. Le ralliement d'un élu connu comme Abbas ou d'un groupe d'élus dont on connaît la pondération sème le doute dans les esprits : « Ce n'est donc pas uniquement une bande d'assassins, de voyous, de voleurs de grand chemin puisqu'un grand officier de la Légion d'honneur, père de famille honorable, francisé, qui fréquente les meilleurs salons d'Alger, les rejoint ! » Sur le plan de l'audience internationale, le F.L.N. pouvait conquérir là un brevet d'honorabilité. C'est à ce moment que le jeune sénateur John Fitzgerald Kennedy commence d'ailleurs à s'y intéresser, alerté par une certaine intelligentsia parisienne qui lui démontre la détresse morale de ces « cheikhs de grande tente », oubliant qu'ils ont été bien souvent les premiers à « faire suer le burnous ».

Si l'on tient compte du fait qu'à l'Assemblée algérienne il n'y a que soixante délégués pour le collège musulman, on est bien forcé de convenir que le chiffre de 61 signatures au bas du manifeste prend plus qu'une valeur symbolique.

L'adhésion des bourgeois

Abane songeait aussi que le F.L.N. était un front et donc par définition une alliance de plusieurs classes et de plusieurs tendances ayant un but unique. Quoi de plus logique que d'y inclure des bourgeois, s'ils appartenaient à ce qu'on nommerait plus tard en France la « gauche fraternelle et généreuse », si c'étaient des « républicains de progrès » ?

C'est ainsi qu'il enrôle les prépondérants du second collège, les Saïah Abdelkader, Saïah Menouar, Tamzali, Bentaïeb, Benchenouf – ancien député M.R.P. –, ou Bengana, le roi des oliveraies, surnommé le roi sans couronne du désert. Les empereurs du tabac à chiquer, féroces rivaux réunis pour la circonstan-



Le rusé « maître » Farès

Il est finaud et bon enfant. Petit, corpulent, Abderrahmane Farès a la calvitie luisante, les joues rebondies, l'œil vif et le sourire épanoui. Tout rond lui-même, il excelle dans l'art d'arrondir les angles.

Au milieu de la jungle, Farès s'est taillé sa place – non pas celle du lion, mais celle du renard. C'est un self made man. *Il est originaire d'une humble famille kabyle d'Akbou, et c'est grâce à de maigres bourses du Gouvernement général qu'il a pu, après ses études secondaires, faire son droit. Son travail, sa patience, sa ruse, sont récompensés, au lendemain de la seconde guerre mondiale, par une double réussite sociale et politique.*

Il dirige à Koléa une étude de notaire qui marche très bien, ce qui lui permettra de donner l'aisance et même la richesse à sa famille (il a épousé une Kabyle cultivée qui le seconde avec dévouement). L'aide du parti socialiste lui permet de devenir député avant que les électeurs du « deuxième collège » de Boghari l'envoient siéger à l'Assemblée algérienne.

Jovial, cordial, volubile, sympathique, Farès rayonne d'un optimisme qui ne paraît pas toujours fondé mais qui est communicatif. Expansif et secret à la fois, bavard quand il le faut, muet quand la discrétion s'impose, il va son petit bonhomme de chemin, flairant les pièges, évitant les chausse-trapes, déjouant les manœuvres. Il dispute bientôt au délégué de Relizane, le docteur Ahmed Francis, adjoint de Ferhat Abbas, le titre de meilleur spécialiste musulman des affaires financières. Cette réputation lui vaut d'être élu, en avril 1953, président de l'Assemblée algérienne et il exercera ses fonctions, avec autorité et doigté, pendant deux ans.

Quand Jacques Soustelle cherche à réaliser l' « intégration de l'Algérie à la France », il fait de Farès, « dont la personnalité et la carrière représentent le type même de l'intégration réussie », un pilier de sa politique. Farès, de son côté, accepte de « se mouiller » en cautionnant, aux Nations unies, l'action du gouverneur général.

C'est au début de l'été de 1955 que le « président » commence à exprimer ses doutes sur le bien-fondé de cette action et à prendre certains contacts avec des émissaires d'Abane Ramdane. Ses ennemis se mettent alors à l'accabler. « Farès, disent-ils, c'est un marchand de tapis, un bonimenteur si habile qu'il serait capable de placer des réfrigérateurs chez les Esquimaux. Il appartient à la catégorie de ces opportunistes invétérés qui vendent du buis le dimanche des Rameaux, du muguet le 1er mai et, le 14 juillet, de petits drapeaux tricolores. Comme les girouettes, il va dans le sens du vent, et comme le vent semble souffler, ces derniers temps, du côté du F.L.N., Farès se tourne vers le F.L.N.

« De tels reproches sont tout à fait injustifiés, rétorquent les amis du notaire de Koléa. Le souci de défendre au mieux la cause du peuple algérien est le seul mobile profond qui guide Abderrahmane Farès. Cet homme politique a soutenu l' « intégration » à condition que celle-ci fût véritablement radicale et qu'elle fît disparaître les privilèges des Européens. Il a dû constater que les engagements pris en ce sens par Soustelle n'ont pas été tenus. Il en tire les conséquences. »

La vérité se situe entre ce réquisitoire et ce plaidoyer. Il est certain que quand Farès abandonne Soustelle, avec des scrupules d'ailleurs et même des remords, le calcul et la peur expliquent largement ce lâchage. Mais il n'est pas douteux aussi que l'attitude, encore hésitante, de ce personnage complexe traduit une évolution sincère, celle de toute une génération de notables musulmans « évolués », francisés, profondément déçus de voir s'écrouler le rêve « intégrationniste » et tiraillés, dès lors, entre leurs sentiments anciens et une sensibilité nouvelle face à l'espérance nationaliste.


Y.-G. Bergès

Farès : l'Algérie française ou l'Algérie du F.L.N.




Photos René Vautier

les déchirements de ceux qui "basculèrent"

ce : Bentchicou, producteur du Makla Boulel, et Ben Turqui, fabricant du Makla Belimane, auquel on prête un relent de rose ; ce qui ne les empêchera pas d'être nationalisés en 1962, leur trust fondu dans les Kombinut El-Hilal (le Croissant). Ali Khodja, ancien président du conseil général d'Alger, codirecteur de l'hôtel Aletti et du casino, un des maîtres de la vie nocturne d'Alger. Bendjelloul, au burnous pittoresque et à la maison remplie de caches à bombes, qui a échangé une terreur contre une autre. Les dirigeants de la S.A.T.A.C., la compagnie de transports, dont on pourra dire, après qu'ils auront accepté la dîme : « La S.A.T.A.C. ne s'attaque pas ». Tous, craignant le sort d'Ali Chekkal, abattu à la sortie du stade de Colombes, ou celui d'Ahmed Djebbour, qui sera truffé de balles dans le restaurant Koutoubia, au quartier Latin, donnent au F.L.N. ce qu'il demande.

Certes, il y a des réfractaires, qui choisissent l'exil en France, comme le bachagha de Laghouat, Ferhat Marhoun ben Dehelis, le bachagha Ameziane, de Constantine, dont la ferme sert de centre d'interrogatoire à l'armée et dont le jardin est transformé en cimetière de suspects (1), Amar Maroun, Kabyle de droite, ancien député, le docteur Sid Cara et sa sœur, qui deviendra ministre, le caïd Bouchnafa Elachkouar, traînant son désœuvrement dans les *night clubs* parisiens, ou le député tennisman

(1) Son neveu, Kamel Khodjer, est secrétaire d'État au Plan à Alger, actuellement.

◀ Toujours les maquis algériens, sous l'œil d'une caméra invisible. Il s'agit, bien entendu, des maquis extérieurs, plutôt des camps, que l'A.L.N. va installer, au-delà des frontières, et qui auront le temps et le loisir de défiler.

Un jeune sénateur ▶ démocrate américain, J.F. Kennedy, va déclarer, le 2 juin 1957 : « L'Algérie a cessé d'être exclusivement un problème français. » Président, il recevra Ben Bella.

◀ De défiler et de s'équiper, car, pour ceux des djebels de l'« intérieur », les « mollets maigres », comme les appelait l'armée, l'armement se fit de plus en plus rare, surtout quand on installa des barrages aux frontières.



Holmès-Lebel

Robert Abdesselam, qui n'échappera que par miracle à un attentat.

Mais ceux qui, ayant rejoint d'une manière ou d'une autre, le camp du F.L.N., ayant donné un doigt ou toute la main à l'engrenage de la rébellion, ayant imité le docteur Lamine Debaghine ou le vieux Toufik El-Madani, ou le pieux cadi Lakhdari, ou encore Ahmed Boumendjel (rallié malgré lui parce que le M.N.A. allait l'assassiner et que le F.L.N. était plus en mesure de le protéger que la police française), n'auront pas tous des responsabilités aussi importantes que ces derniers. Certains même, comme le sénateur Benhabyles, seront abattus à l'heure qui plaira au F.L.N.

Le « notaire » Abderrahmane Farès, qui joue, lui, la carte de l'intégration, ne se rapprochera du F.L.N. que bien plus tard, mais il deviendra son Kerenski lors de l'exécutif provisoire, après avoir été extrait des geôles françaises où il fut enfermé comme financier de la Fédération de France.

Boussouf m'a déclaré, le 2 décembre 1963, que la dernière chance d'acceptation par le F.L.N. d'une politique d'assimilation, et non pas d'intégration, avait été rejetée par Pierre Commin, à Belgrade, en 1956, lorsqu'il accomplit sa mission secrète pour le compte du gouvernement Guy Mollet.

La paix française, mais pas celle des cimetières !

Même alors, il aurait été difficile, en cas d'acceptation française, de maintenir l'unité du Front. Car si des hommes comme Omar Oussedik acceptaient cette idée, ainsi qu'en 1960 l'état-major de la wilaya 4, dirigé par Si Salah et Si Mohamed, paradoxalement, en 1955, cette idée, que certains qui comptaient pourtant parmi les durs de l'A.L.N. envisageaient avec faveur, n'aurait rallié aucun suffrage. En 1960, l'asphyxie créée par les barrages relancera une dernière fois cette possibilité, à laquelle l'exécution de Si Salah et de Si Mohamed à leur retour en Algérie, après leur visite clandestine à l'Élysée, mit définitivement fin.

En fait, on ne saura jamais rien sur les sombres tractations qui amenèrent au « manifeste des 61 ». Abane sut disposer les fils d'une machination kafkaïenne.

Quand, dans sa fameuse apostrophe à l'Assemblée algérienne, Ahmed Francis s'écria : « Vous nous promettez, monsieur le gouverneur général, la paix française. Souhaitons seulement que ce ne soit pas la paix des cimetières », il jetait les fondements de la victoire politique d'Abane et celle du Front. H

Jacques DUCHEMIN

◄ Un malaise, souligné par tous les services de renseignements et par les officiers de la guerre psychologique, « gèle » la communauté musulmane pendant le premier semestre de 1955. Les civils se taisent.

En Grande Kabylie, ► les contacts entre la population et les représentants de l'administration seront de plus en plus rares, parce que formellement interdits par le F.L.N. Le garde champêtre doit être abattu en priorité.

René Bail

KABYLIE : "ÇA POURRIT"

L'ÉVOLUTION de la situation militaire au cours du second semestre de l'année 1955 fut marquée par une recrudescence du mouvement insurrectionnel et, en opposition, par la mise en place d'un quadrillage de défense en surface rendu possible par l'augmentation des effectifs des forces de l'ordre.

Le nombre des attentats, qui n'avait pas dépassé le chiffre de 400 en juin 1955, augmenta chaque mois qui suivit pour atteindre 800 en septembre, puis 1 000 en octobre, et dépasser légèrement ce nombre en novembre et décembre. Les trois quarts d'entre eux furent perpétrés dans le Constantinois, l'Oranie échappant toujours au terrorisme.

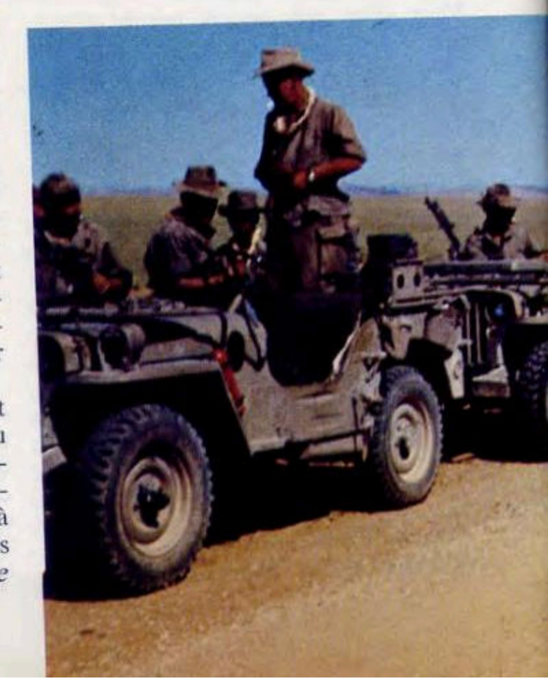
Dans l'Aurès, l'organisation politico-militaire avait produit ses effets dès le mois de juin sur les populations. Il était possible d'entreprendre le recrutement de supplétifs, preuve que des Algériens demeuraient fidèles à la France bien qu'une presse étrangère et la radio arabe proclamassent le contraire.

Le mois d'août, qui avait débuté dans un calme relatif, vit, après le 15, une recrudescence de l'insurrection dans le Constantinois.

Dès le 19 août, des renseignements provenant de sources différentes, mais coordonnés grâce aux mesures d'application de l'état d'urgence, permirent de déceler l'imminence d'une attaque quasi générale dans l'est de l'Algérie. Toutes les forces de l'ordre furent mises en état d'alerte. Cette attaque se déclencha à la fois dans les villes — Collo, Philippeville, Constantine, Bône — et dans les centres ruraux. Elle fut violente, meurtrière et conduite par l'adversaire partout de la même manière : un groupe armé de fusils de chasse et de guerre, disposant de grenades et de bombes artisanales, revêtu d'un semblant d'uniforme attaquait les postes de commandement des unités, les commissariats, les casernes de gendarmerie, les mairies et les gares tandis que d'autres bandes plus ou moins armées se répandaient dans les rues, accompagnées de femmes hurlantes, s'acharnaient sur les véhicules, les devantures de magasin, attaquaient les passants avec sauvagerie. Guelma fut attaquée le 21 mai sur toute son étendue.

La réaction des forces de l'ordre fut immédiate et énergique dans les villes ou localités où elles stationnaient, et la situation fut rétablie le 20 au soir et, en certains points, le 21 août — à signaler à Collo l'intervention pour la première fois de commandos de fusiliers marins. *Ce fut malheureusement dans les campagnes, les petits centres ruraux ou industriels — comme à El-Halia — que les pertes furent les plus nombreuses, la troupe arrivant trop tard pour empêcher les massacres.*

Dans le département de Constantine, 71 Européens furent tués, certains atrocement mutilés, un millier de Fran-




J.-L. Swiners/Réalités

çais musulmans — hommes, femmes, enfants — blessés. Tel fut le bilan atroce de ces journées où l'on put constater une fois de plus l'acharnement de l'adversaire sur les musulmans partisans de l'entente avec les Français et sur les Européens isolés dans les communes rurales.

Dans l'Algérois, le mouvement révolutionnaire du 20 août fut marqué par une recrudescence d'agitation et quelques attentats et, au mois d'octobre, par l'apparition du terrorisme dans l'arrondissement de Blida, au sud d'Alger.

Au mois de novembre, une grève générale le jour anniversaire du début de la révolution fut observée partout, sauf en Oranie.

A la fin de 1955, on pouvait estimer à 5 000 le nombre des hors-la-loi encadrés avec armes de guerre et à environ 6 000 le nombre de ceux munis d'un armement disparate à base de fusils de chasse. L'autorisation donnée à tout citoyen d'en posséder augmentait dangereusement les effectifs « auxiliaires » des bandes.

Là répartition des effectifs actifs du F.L.N. pouvait être estimée à 1 500 dans l'Aurès, 2 000 dans le Nord et l'Est constantinois, 500 en Grande Kabylie et autour d'Aumale, 500 en Oranie en liaison avec les agitateurs marocains, 500 répartis dans toute l'Algérie, surtout au sud de Blida et dans la région des hauts plateaux, de Tiaret à Sétif.

Les armes de guerre prises à l'adversaire permettaient d'en fixer la provenance : champs de bataille de Tunisie 1942-1943 — fusils italiens et allemands; apports d'Egypte et de Libye — fusils anglais et tchèques ; quelques armes provenant de désertions et du pillage d'armureries civiles.

La possession d'armes pour le F.L.N. était capitale pour la continuation de la lutte ; il le reconnaissait et la fermeture de la frontière algéro-tunisienne, si elle avait été absolue, lui aurait porté un coup très dur.

P. Astre

L'armée : un déploiement de force et de matériel « grippé » par des directives datant de 1947.

A la fin de l'année 1955, il est possible de dessiner le contour des zones touchées par la rébellion.

En commençant par l'ouest, et malgré quelques indices défavorables, l'Oranie est encore saine, sauf la commune de Port-Say, à la frontière nord marocaine, Nedroma et les monts de Tlemcen.

Le quadrillage de défense en surface

Dans l'Algérois, la Grande Kabylie est sérieusement contaminée, en particulier les communes de Fort-National, Maillot, Michelet et, à un moindre degré, la zone sud de Blida.

Plus inquiétante est la situation autour de Palestro, sur la rocade (route et voie ferrée) reliant Alger à Constantine.

Dans le Constantinois, les deux tiers du département sont touchés de manière différente. Deux zones sont en dissidence : au nord, le massif forestier et montagneux immédiatement à l'ouest de Collo ; au sud, les Nemencha, à l'est de l'Aurès. Dans l'Aurès et la région est du Constantinois (Guelma, Souk-Ahras, Tébessa), les bandes du F.L.N. n'ont pu établir leur prééminence, mais elles y sont très actives.

A cette action de terrorisme grandissant fut opposé un « quadrillage de défense en surface » visant à conserver à

87 000 pieds-noirs sous les drapeaux, dont 22% sont retirés du secteur civil; en enrôler plus paralyserait l'économie du pays

l'Algérie l'activité économique et sociale nécessaire à son existence tout en assurant la protection de leurs biens et de leur personne aux Français musulmans des villes et des campagnes.

Les deux idées suivantes ont présidé à l'organisation militaire de ce système :

1) Pyramide de commandement militaire adaptée à l'organisation civile jusqu'à l'échelon sous-préfet commandant de secteur ;

2) Dans une zone déterminée, tous les éléments militaires, quelle que soit leur origine (terre, mer, air), grandes unités mobiles, unités de défense statiques, gendarmerie et éventuellement forces supplétives, relèvent d'un seul chef militaire opérationnel.

La mise en place de ce quadrillage se fit au cours du second semestre, au fur et à mesure de l'arrivée des renforts et des modifications de la structure administrative de l'Algérie.

La 27ᵉ D.I.A. (division d'infanterie alpine), arrivée en septembre, fut affectée à la Kabylie, où son type d'unité était bien adapté au terrain.

La 2ᵉ D.I.M., relevée par la 27ᵉ D.I.A. entre le 20 septembre et le 8 octobre 1955, prit le nouveau secteur de l'Est constantinois.

La 19ᵉ D.T., arrivée à la même époque (fin septembre), reçut le secteur du Nord-Ouest constantinois et prit à son compte la vallée de la Soummam, qui bordait l'est de la Kabylie et qui restreignait la zone opérationnelle de Kabylie, permettant ainsi à la 27ᵉ D.I.A. de mieux concentrer ses moyens.

R. Vanker

◀ Cette échoppe de « teigneur » de laine, dans un village du Sud, est peut-être une « boîte aux lettres » du F.L.N. On ne sait plus ce qui se passe au fond des douars. La peur...

L'Aurès. Au barrage de Foum-el-Guerza. Dans ce paysage idyllique, c'est la guerre, une guerre que personne ne semble vouloir appeler par son nom. La « guerre de l'autruche ».

D'autre part, la création par décret en date du 5 août 1955 du nouveau département de Bône et de neuf arrondissements qui englobaient l'Est constantinois entraînait un ajustement du binôme administration civile-commandement militaire.

En définitive, à la fin de 1955, l'organisation du commandement, la répartition des grandes unités et les moyens de défense en surface étaient adaptés aux limites administratives et aux zones de rébellion de la manière suivante :

Département d'Oran :

général commandant la division d'Oran ; aucune modification depuis le début de la rébellion ;

Département d'Alger :

général commandant la division d'Alger, sauf la Kabylie ;

général commandant la 27ᵉ D.I.A.

René Bail



Bientôt, il y ▶ aura ici un nouveau poste. Les barbelés assurent une protection temporaire, tant que les bâtiments et emplacements de défense n'auront pas été construits. C'est à la roulante que les repas seront préparés pendant un certain temps.


Pierre Tétrel

pour la zone opérationnelle de Kabylie ;

Département de Constantine :

général commandant la division de Constantine ayant dans son département :

a) général commandant la 2e D.I.M. sur la frontière algéro-tunisienne de la mer à Tébessa ;

b) général commandant la 14e D.I. de part et d'autre de l'axe Philippeville-Constantine ;

c) général commandant la 19e D.I., région Sétif-Bougie ;

d) général commandant le territoire civil et militaire de l'Aurès ;

e) la 25e D.I. aéroportée dont les divers éléments stationnés sur les territoires des divisions d'Alger et de Constantine constituaient en majeure partie les réserves de la Xe région.

C'est dans ces secteurs que furent menées les opérations du quatrième trimestre de 1955, dirigées par les généraux commandant les grandes unités et toutes les forces stationnées sur leur territoire opérationnel. Cette concentration de moyens permit de resserrer l'étreinte sur les bandes rebelles et d'entamer la reprise en main des populations en les protégeant en tout premier lieu.

Les "territoriaux"

Pour le renforcement du quadrillage de défense en surface, la métropole avait envoyé temporairement 4 500 disponibles, contingent extrêmement faible si l'on se rappelle que la protection des points sensibles nécessitait plus de 100 000 hommes. Aussi fut-il indispensable de faire appel aux ressources de l'Algérie et de procéder au rappel de six demi-contingents. A ce sujet, il faut remarquer que le total des Français de souche soumis aux obligations militaires en Algérie s'élevait à 87 000 et que, sur ce nombre, 5 500 faisaient leur service dans l'active, 7 000 disponibles appartenaient aux six demi-contingents rappelés et que 6 000 réservistes avaient été convoqués dans les bataillons de protection ou dans la gendarmerie ; on constate alors que 22% de ces Français avaient été retirés du secteur civil. Comme la plupart de ces hommes appartenaient aux cadres ou à la maîtrise des entreprises de l'Algérie, il était impossible de demander un effort supplémentaire sans paralyser l'activité économique.

Tous ces effectifs de rappelés entrèrent dans la composition de :

A. 16 compagnies de défense en surface (en place dès le 1er octobre 1955) ;

74 compagnies rurales (mise en place terminée en décembre 1955).

Ce sont des unités statiques spécialement affectées à la protection des biens privés et à la garde des points sensibles.

B. 14 bataillons de protection qui concourent aux opérations de défense mais dont la mobilité est limitée au secteur des divisions dont ils dépendent. Ils assurent exceptionnellement la garde de points sensibles.

Mais ce n'était pas suffisant pour parfaire le quadrillage ; il fallut donc trouver un moyen pour conjuguer à la fois la protection et la conservation au secteur privé du maximum de main-d'œuvre. Il fut créé des formations d'un type et d'un statut spéciaux dites « unités territoriales ».

dans les villes et dans le bled, des milices d'alerte ; ce sont les unités territoriales

Ces unités étaient formées par des réservistes ou des engagés non soumis aux obligations militaires mais aptes physiquement, recrutés sur place et mobilisés au lieu de leur résidence.

Selon l'importance des points à protéger, ils étaient rassemblés en groupes (12 à 15 hommes) ou en sections (30 à 50 hommes) et continuaient à vaquer à leurs occupations jusqu'au moment de l'alerte.

Chaque groupement constituait un noyau d'alerte de quelques hommes qui prenaient un tour de service assurant le gardiennage des armes et munitions, en général stockées dans les mairies ou dans des « réduits de défense » dont la protection avait été aménagée.

Dans les campagnes, la population se rassemblait dans ces « réduits » sous la protection des groupes armés dont le chef prévenait de la situation son supérieur direct et la gendarmerie la plus proche.

Dans les villes, les unités — dites urbaines — avaient la même organisation et concouraient au maintien de l'ordre ; leur emploi était subordonné aux ordres qui leur étaient donnés par la police.

Tous les hommes des unités territoriales avaient un uniforme sommaire et disposaient d'un armement individuel.

L'effectif total des unités territoriales se montait à 20 000 hommes dont 2 000 permanents (cadres et gardiennage).

Par ce moyen, il fut possible de renforcer la garde des points sensibles au moment de l'alerte. Avec la mise sur pied des compagnies de défense rurales, 60 000 hommes purent être affectés à la garde de ces points indispensables à la vie journalière des populations (gaz, eau, ponts, silos, magasins, entrepôts, hôpitaux, terrains d'aviation).

Bien que les forces supplétives ne fussent pas aux ordres directs des autorités militaires, elles assuraient toujours la liaison intime avec les unités au cours des opérations du maintien de l'ordre. Il apparaît indispensable d'en présenter la silhouette.

Si la répression était nécessaire, il fallait la mener conjointement avec des actions de pacification, surtout dans les zones à reconquérir.

Le gouverneur général décida de délimiter des « zones de pacification ». Pour renforcer l'ossature administrative trop faible, il créa le service des affaires algériennes dont les sections administratives spéciales (S.A.S.) furent les organes d'exécution.

Les zones de pacification — cinq dans le Constantinois, une en Kabylie, une en Oranie — furent les champs particuliers d'action des chefs des S.A.S. 350 officiers y furent désignés ; 150 étaient en place fin décembre 1955, tous les autres étaient en cours d'installation.

Ces sections encadraient :

1) les *groupes d'autodéfense* des douars formés par des habitants volontaires pour la défense de leur propre village. Leurs armes sont des fusils de chasse fournis par les S.A.S. ; ils ne sont pas rétribués ;

2) les *harkas* sont des groupes d'hommes encadrés par des troupes régulières prenant part aux opérations du maintien de l'ordre. Ils sont levés par les soins des S.A.S. après entente entre les autorités civiles et militaires locales. Ils sont rétribués à la journée ;

3) les *makhzens de protection* sont des groupes armés (armes de guerre, fusils, mitraillettes) permanents à la disposition des officiers S.A.S. ; ils assurent la garde du poste S.A.S. et participent aux opérations du maintien de l'ordre aux ordres de leur chef de section.

Mai 1955 : 160 000 hommes

A cette liste, il faut ajouter les « groupes mobiles de sécurité » (G.M.S.), qui sont des forces auxiliaires de police recrutées par les soins des services de sécurité du territoire. Leur mission est fixée par le préfet du département où ils agissent.

Il y a lieu de noter que les hommes des *makhzens* et des G.M.S. sont recrutés en dehors de leurs lieux de stationnement, afin de ne pas les mettre dans une situation difficile vis-à-vis de la population dans l'exécution de leur service de maintien de l'ordre.

Quatorze mois s'étaient écoulés depuis le début de la rébellion et l'arrivée de renforts plus importants depuis seulement le mois de mai 1955 avait permis de porter les effectifs à 160 000 hommes. L'armée comptait des personnels d'active, des disponibles et des réservistes affectés à des unités que le commandement avait créées ou dont il avait modifié la structure pour les adapter à la forme du combat en pays de maquis montagneux.

Parallèlement à l'augmentation des effectifs, il fut nécessaire de renforcer les moyens de « logistique » pour soutenir les unités dont le matériel réclamait entretien et révision. Ce problème de spécialistes et de crédits était du ressort de la métropole.

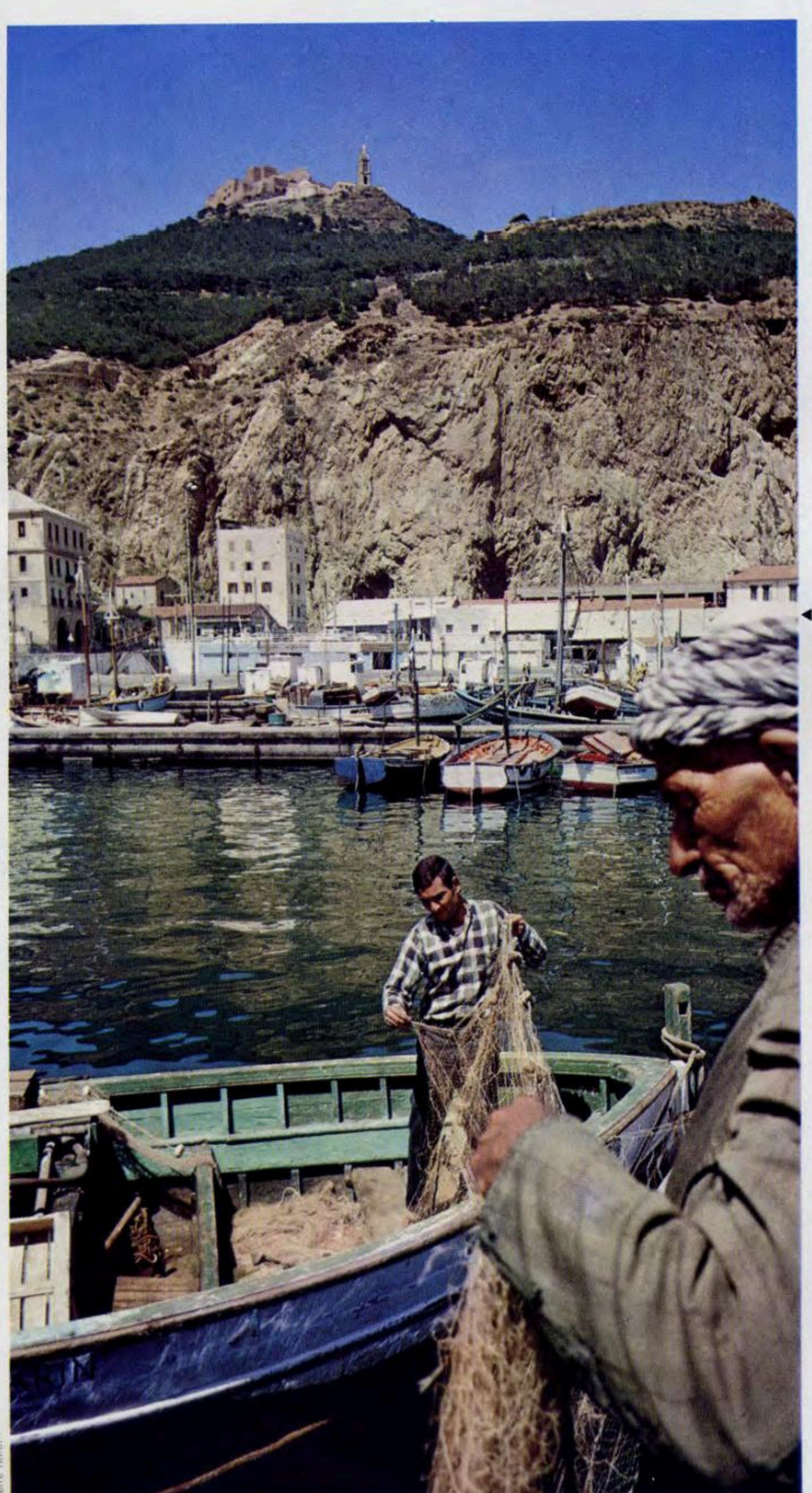
Tout cela représentait pour tout le personnel des efforts constants dans les états-majors, les cadres et la troupe. On ne dira jamais assez combien ils furent prodigues de ces efforts. **H**

Général André LENORMAND

Galdamour

Moghazni : **ces supplétifs musulmans constituaient la garde des Sections administratives spécialisées (S.A.S.). Ils faisaient partie du makhzen, qui comptait de 30 à 50 hommes. Ils assuraient également la protection des récoltes.**

ORAN L'ESPAGNOLE !


Pierre Tétrel

◀ **« La douceur d'Alger est plutôt italienne, l'éclat cruel d'Oran a quelque chose d'espagnol », écrivit Camus, dont le roman *la Peste* se passe dans cette ville, la deuxième d'Algérie. Oran est dominée par la colline et la basilique éclatante de Santa Cruz.**

ORAN, dira le dictionnaire, c'est le chef-lieu du département d'Oran, la capitale de l'Ouest algérien, près de quatre cent mille habitants avec sa banlieue. Bien ! A ceux qui s'étonneront de ce titre « Oran l'Espagnole », nous répondrons que la cité a été fondée par des musulmans andalous, en 903, sous le nom de Ouahran, et qu'elle n'a rien renié de ces origines. A ceux qui diront : « Mais c'était vraiment très beau? Parce que Camus n'eut pas l'air de s'extasier... », il faut faire remarquer qu'on ne va pas, jusqu'à la fin des temps, reprocher à Camus l'Algérois d'avoir osé donner son opinion. Et on renverra vite à Grenier, qui écrivit, lui : « Rien n'est plus beau, rien n'est plus significatif, pour celui qui aime du même amour l'Afrique et la Méditerranée, que de contempler leur union du haut de Santa Cruz. » Où encore, sur la lumière oranaise : « Elle enchante les yeux, à Alger. A Oran, elle parle à l'intelligence. La lumière d'Alger se décompose au contact d'une terre vert et rouge. A Oran, elle est seule pour créer tout le paysage. » D'ailleurs... Nous n'en avons pas fini avec la splendeur de cette ville.

Il y a seulement vingt ans, Oran était encore ceinturée par des remparts à la Vauban où s'ouvraient les portes de Mostaganem, de Tlemcen, de Mascara. C'était, avec les vieux forts Saint-Philippe, Saint-André, Saint-Grégoire, ce qui restait de l'occupation espagnole.

L'année où les Parisiens prenaient la Bastille, un terrible tremblement de terre détruisit Oran, chassant du même coup les Espagnols, qui abandonnèrent les ruines aux janissaires turcs.

De cette longue occupation des soldats des rois très catholiques de Castille et d'Aragon, Oran avait gardé une manière de vivre très particulière où le dynamisme de ses habitants avait du mal à faire oublier la nonchalance andalouse.

Longtemps Oran, du haut du plateau de Karguentah, a tourné le dos à la mer ; seule la promenade de Létang, qui ceinturait de ses jardins exotiques le Rosalcazar, la vieille citadelle turque, permettait de découvrir le port et sa jetée.

Lorsque débuta l'insurrection algérienne, la municipalité, dirigée par Fouques-Duparc, venait d'inaugurer un boulevard du Front-de-Mer. L'Algérie indépendante donna à ce boulevard le nom de Fouques-Duparc. H



Oran. Le boulevard du Front-de-Mer, une longue jetée de cinq kilomètres, qui donnait à la capitale de l'Ouest algérien une ouverture vers le large.



Palumbo

LES APPRENTIS SORCIER

LA rébellion n'avait pas encore un an et il était évident que l'enjeu de la lutte entamée par le F.L.N. contre l'autorité française était la prise en main du peuple. Le mot « guerre psychologique » n'était pas encore à la mode, mais le combat pour le contrôle des âmes et des esprits avait déjà commencé.

Dans cette optique, la « motion des 61 » était un mauvais coup porté à la politique de Soustelle. Pour la première fois, des notables – même s'ils étaient du deuxième collège – s'opposaient à la politique décidée par le gouverneur général et – ce n'était un secret pour personne – sous l'influence du F.L.N. clandestin !

Malgré la volte-face d'Abderrahmane Farès, la population musulmane savait que soixante et un des élus du deuxième collège, obéissant au mot d'ordre du Front de libération nationale, avaient repoussé la « politique dite d'intégration, qui n'avait jamais été sincèrement appliquée lorsqu'il était encore temps et qui était aujourd'hui dépassée ».

La victoire politique et psychologique remportée par le F.L.N. sur ce groupe d'élus « beni oui-oui » était d'une portée considérable. Au cabinet Soustelle, on se moquait de l'attitude des « 61 ». La plupart de ces élus venaient docilement manger au râtelier de l'administration française qui distribuait force subventions en échange d'une passivité complète – mais l'exemple de leur attitude sur la population était désastreux. Il fallait réagir. Les « conseillers techniques » du cabinet Soustelle – experts en « services spéciaux », champions de l'embrouille et des coups tordus, avec lesquels le gouverneur général s'était familiarisé lorsqu'il dirigeait, pendant la seconde guerre mondiale, le B.C.R.A. de De Gaulle – résolurent de prendre les « 61 » à leur propre piège. A force d'étudier les tracts F.L.N., que les R.G. leur communiquaient quotidiennement, ces experts étaient capables d'en rédiger de semblables, fignolant jusqu'aux maladresses d'écriture et de style dont les rédacteurs politiques du F.L.N. étaient coutumiers. C'est ainsi qu'en réponse à la décision des « 61 » de refuser de discuter du projet Soustelle ils envoyèrent à chacun des « beni oui-oui » félons un tract ronéotypé à en-tête du F.L.N. et rédigé dans le style des clandestins. Ce tract assurait aux « 61 » que leur attitude ne leur vaudrait aucune circonstance atténuante de la part des révolutionnaires. Selon les prévisions des experts, sa simple lecture devait ramener sous la houlette de Soustelle ces « brebis détournées du droit chemin à la suite d'un égarement passager ». Si leur « attitude ferme » ne leur



Kahia

◀ Abane Ramdane, qui réagira aux tracts rédigés par les services spéciaux de Soustelle par un contre-tract adressé au gouverneur.

Yacef Saadi, arrêté, puis ▶ relâché par la police comme « indic », va « donner » aux services français tous les messalistes notoires de la Casbah.



Associated Press

valait même pas la considération du F.L.N., mieux valait, en définitive, « marcher avec le gouverneur général ». Son administration, au moins, savait reconnaître les « mérites » des parlementaires !

Mais les théoriciens de la guerre subversive, les spécialistes de la guerre secrète, butent parfois sur les obstacles qu'ils ont eux-mêmes dressés sur le chemin de l'adversaire.

Les « moustaches » avalent la couleuvre

C'est ainsi que la censure postale – établie secrètement depuis quelques semaines – fit échouer l'opération « Tracts ». Les censeurs qui surveillaient le courrier de certaines personnalités – entre autres celui des « 61 » – tombèrent dans le panneau. Les tracts F.L.N. étaient si bien imités qu'ils furent retenus. Et les censeurs, que les services spéciaux avaient négligé de prévenir, firent un rapport triomphant au cabinet Soustelle !

Les tracts du F.L.N. avaient tous été saisis !

Fureur au gouvernement général ! Ulcérés, les censeurs reçurent l'ordre de faire repartir les tracts adressés aux « 61 ». Tout n'était pas perdu. Fors le triomphe de la censure...

Malheureusement pour les « spécialistes », une fuite se produisit. A quel échelon? On l'ignora toujours. Mais Abane Ramdane, chef politique du F.L.N. d'Alger, fut informé de la mésaventure des services spéciaux. Il n'allait pas laisser passer une pareille occasion de se moquer de Soustelle. A son tour, il publia un tract distribué à la population dans lequel il révélait toute l'histoire.

« Le normalien Soustelle, écrivit-il, l'érudit Soustelle, est vraiment un médiocre politique, un mauvais psychologue et un malhonnête homme... »

Abane en profita pour expliquer la position du F.L.N. face à la nouvelle attitude des élus musulmans. Elle se résumait ainsi :

« Tout d'abord nous nous réjouissons, sans toutefois nous faire trop d'illusions, de voir ceux sur qui le colonialisme comptait pour se maintenir en Algérie faire publiquement leur *mea culpa* et condamner la politique dite d'intégration. Mais nous croyons que cela ne suffit pas *(Abane passait à la menace :)* les élus doivent, s'ils veulent que le peuple leur pardonne leur néfaste passé, déclarer hautement que l'unique solution du problème algérien réside dans la reconnaissance par la France de notre droit à la liberté et à l'indépendance. »

Non seulement le peuple apprit par ce tract que le F.L.N. était bien implanté à Alger, mais encore qu'il bénéficiait de complicités actives dans tous les milieux, même les plus élevés !

Les services spéciaux du cabinet Soustelle « avalèrent la couleuvre » en préparant une nouvelle opération d'une plus grande envergure et qui ferait taire à jamais la voix du F.L.N. à Alger. Ils disposaient d'une arme secrète qui pouvait permettre aux autorités de démanteler l'état-major secret du Front de libération nationale. Cette arme avait un nom : Yacef Saadi. On a vu comment le jeune boulanger de la Casbah, recruté par Zoubir Bouadjadj, le plus ancien compagnon de Didouche Mourad (tué au combat dès l'aube de l'année 1955), avait été arrêté à Paris à l'issue d'une mission que lui avait confiée Abane

Une des maisons que Yacef Saadi ▶ habita dans la Casbah, véritable fief du terrorisme, vivant sous la pression des mitraillettes et où Yacef lui-même se fera prendre.

S DE " L'INTOXICATION "

Ramdane. Transféré à Alger, celui que les autorités avaient baptisé « chef du C.R.U.A. » n'avait guère apporté de renseignements utiles au démantèlement de l'organisation clandestine. Interrogé par le juge Bérard sur l'organigramme du F.L.N. d'Alger, Yacef avait joué les imbéciles. Mais les imbéciles « coopératifs ». Ce n'était pas que Yacef refusât de parler, oh! monsieur le juge! mais il ne saurait pas grand-chose. Il avait hébergé Rabah Bitat, arrêté depuis, mais il ignorait son nom et son rôle et ne s'était exécuté que sous la menace d'horribles représailles. Le juge et les policiers des R.G. avaient estimé que Yacef disait ce qu'il savait. A leurs yeux, le jeune homme était « rapide », intelligent, sincèrement « décontracté ».

« Il pourrait faire un agent de renseignements parfait, avait dit un inspecteur. A tout le moins, un appât qui nous permettrait de remonter la filière... »

On soumit le plan au cabinet Soustelle, qui accepta l'expérience : proposer à Yacef de travailler pour la police en échange de sa liberté et de quelques espèces sonnantes et trébuchantes !

Yacef ne paraissait pas être l'un de ces militants fanatiques, récitant à tout bout de champ les couplets nationalistes venus tout droit du Caire par la *Voix des Arabes*. Au cours des différents interrogatoires, il s'était montré compréhensif... Mais il ne savait rien. A lui d'apprendre et de renseigner.

Dans sa cellule, Yacef Saadi, qui ignorait le plan que préparaient les policiers, en mûrissait un autre en tout point semblable, sauf dans son issue. Pour sortir de la prison de Barberousse d'où l'on ne s'évadait pas, il ne voyait qu'un moyen : proposer ses services à la police et, une fois dehors, lui fausser compagnie et s'enfoncer dans la clandestinité.

C'est ainsi que, lors d'un nouvel interrogatoire, il offrit au juge Bérard de travailler pour les renseignements généraux.

– Je veux bien te remettre en liberté, Yacef, dit le juge, mais un faux pas et je te recoince. Cette fois, tu ne t'en sortirais pas facilement. Crois-moi, nous t'aurons à l'œil! Cela dit, si tu joues le jeu, tu bénéficieras de toutes nos protections.

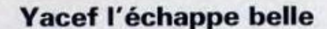
– Que faudra-t-il faire? interrogea Yacef.

– Tu vas sortir et reprendre aussitôt contact avec le F.L.N. Et – écoute bien – tu feras tout ce qu'on te dira de faire. Les petits ne m'intéressent pas. Ce que je veux, ce sont les têtes. A toi de remonter jusqu'à elles.

» Pour commencer je veux Krim, Ouamrane ou Abane.

– Qui c'est, celui-là? joua Yacef.

– Un nouveau que nous avons identifié : c'est un de nos anciens pensionnaires. Un M.T.L.D. de l'époque de l'O.S. Un dangereux. Renseigne-toi. Et surtout renseigne-nous !



Yacef l'échappe belle

Apparemment docile, Yacef accepta le marché. Il savait jouer un jeu difficile. Les premières heures de liberté seraient décisives car il devrait se méfier à la fois des policiers, qui ne manqueraient pas de l' « avoir à l'œil », comme disait Bérard, et de ses anciens compagnons, qui, le voyant libre, en concevraient immédiatement des soupçons sur son intégrité !

Mais le jeu en valait la chandelle. La liberté était au bout du couloir.

Yacef ne savait pourtant pas à quel point le jeu était dangereux. Avant même qu'il eût franchi la porte blindée de la prison de Barberousse, l'état-major du F.L.N. d'Alger était prévenu de sa « trahison ».

C'est Rabah Bitat, incarcéré lui aussi à Barberousse, qui prévint ses compagnons de l'extérieur grâce à son avocat Me Ben Toumi.

« Yacef a trahi! Ils sont... »

Ouamrane, en accord avec Abane Ramdane, ordonna aux commandos terroristes de Bouchafa-Fettal d'abattre Yacef Saadi. Par chance pour ce dernier, Bouchafa refusa la mission. Quelques mois auparavant, il avait failli subir le même sort à la suite d'informations erronées. « Pour Yacef, c'est pareil, dit-il à Ouamrane. Il n'a peut-être pas plus trahi que moi. Je ne le connais pas. Mais vous n'avez qu'à charger son beau-frère H'Didouche de cette mission. Il sera en mesure de savoir si son parent a trahi ou non. »

Yacef était sauvé. Son premier geste à sa sortie de Barberousse fut d'expliquer à H'Didouche le double jeu qu'il entendait mener. Il fallait expliquer à Ouamrane, à Krim et à Abane que loin d'être un traître, il n'avait trouvé que ce moyen pour sortir de prison et se remettre au service du F.L.N.

« Réfléchis un peu, dit-il lors de son entrevue avec Ouamrane dans une ferme à 7 kilomètres au sud-est de Bordj-Menaïel. Si j'avais trahi, je ne vous aurais pas prévenus directement à ma sortie de prison ! »

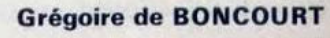
Ouamrane se laissa convaincre et exposa, quelques heures plus tard, les raisons de Yacef à Krim et à Abane.

Abane Ramdane ne voulut rien savoir. Pour lui, il fallait abattre Yacef pour trahison et Bouchafa pour non-exécution d'ordres formels. Sa justice était expéditive.

Ouamrane et H'Didouche, en qui Krim avait toute confiance, obtinrent sinon le « pardon », du moins le sursis.

« Mettons-les à l'épreuve, dit Krim Belkacem. Et, selon les résultats, nous prendrons une décision. »

Ceux qui allaient être les deux premiers chefs des commandos terroristes d'Alger venaient de sauver leur peau.

Le nom de Yacef Saadi entrait dans l'histoire tragique de la guerre d'Algérie. Il sera, deux ans plus tard, inséparable de la série d'attentats qui devaient ensanglanter la bataille d'Alger. 

Grégoire de BONCOURT



Coll. particulière

Photo d'un tract lancé par l'aviation le ▶ 6 avril 1956 sur la commune mixte de Barika. Il présentait Ben Boulaïd arrêté, mais ce dernier était pratiquement inconnu dans la région.



DANS CETTE PATRIE DES "HERNANDEZ"


Pierre Tétrel

AU commencement était le bidonville. Il s'étendait, en 1871, aux confins d'Alger, au-delà de la « porte de la rivière » (Bab-el-Oued en arabe, *Bablouette* en langage du cru). Seuls, trois bâtiments en dur dominaient les gourbis : l'arsenal, le stand de tir de l'armée et le lavoir.

Les maçons qui construisent des maisons dignes de ce nom viennent de Valence ou des Baléares. On voit arriver ensuite d'autres Espagnols, des paysans de la province d'Alicante, qui deviennent maraîchers, des juifs sefardim, auxquels le décret Crémieux accorde la nationalité française, des gitans tondeurs de chiens, rempailleurs de chaises et diseurs de bonne aventure. Les Maltais suivent ; certains sont transporteurs, ou meuniers lorsque s'édifie la « cité des Moulins ». D'autres font paître leurs chèvres sur les flancs de la colline de Bouzaréa, au Frais-Vallon notamment, et descendent vendre du lait, à domicile, aux clients. Les premiers mariages mixtes sont célébrés, car les Espagnols ne sont pas insensibles au charme sauvage des brunes maltaises.

Cagayous, un héros pittoresque

En 1900, on peut parler de Bab-el-Oued-les-Deux-Églises. On a, en effet, construit l'église Saint-Joseph, tarabiscotée comme une pièce de pâtisserie saupoudrée de sucre, et cette blanche construction fait face à la silhouette jaune de Notre-Dame d'Afrique – « Madame l'Afrique », disent les Algériens de la Casbah –, également bâtie, à cette époque, sur les hauteurs. Le tramway, dont les rails suivent la côte jusqu'à la corniche de Saint-Eugène, succède à la voiture à chevaux, aïeule de tous les transports en commun.

Au début du siècle, de lourdes bâtisses aux façades blanches ou ocre, construites dans un style colonial que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les villes hispaniques des Caraïbes, transforment le paysage entre la colline de Bouzaréa et l'étroite bande de sable jaune longeant la mer, face aux « bains Matarese ». Le cœur de cet ensemble est

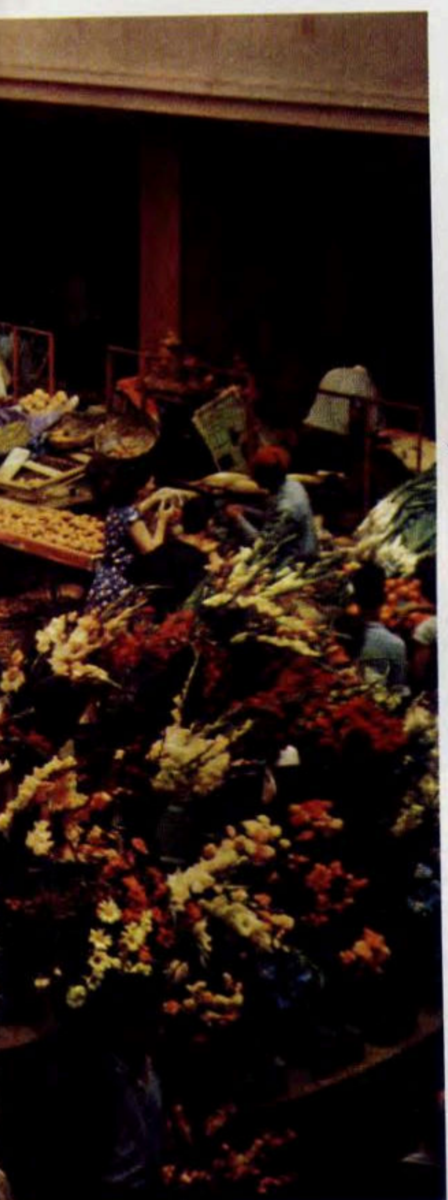

Poullet

la place des Trois-Horloges, qui doit son nom, en fait, à une seule horloge à trois cadrans, étonnante pièce de fonte surmontée d'une grosse boule blanche.

Le publiciste Auguste Robinet, dit Musette, campe, dans un livre bien vite célèbre, le héros picaresque qui symbolise tout Bab-el-Oued : Cagayous. On voit vivre, dans le petit monde de Cagayous, tous les acteurs bien typés de la *commedia dell'arte* que joue, pour les autres et pour lui-même, le petit peuple du quartier : Chicanelle, *ma sœur, pôvre, qu'elle élève toute seule le petit Scaragolette,* Calcidone, le pêcheur d'oursins, Pimient, le marchand de tabac, Coimbra, le fossoyeur, Mecieur Hoc, le facteur, Courro, le fier-à-bras, Bacora, le guitariste, Félisque, le ténor, Embrouilloune, *l'Apolitain* (le Napolitain), Ugène, le *louette* (le rusé), Fartasse (le Chauve), tape-à-l'œil, Gasparette et, enfin, *çui-là*



Entre la mer et des hauteurs qui portaient les noms charmants de Beau-Vallon ou Beau-Fraisier, Bab-el-Oued le turbulent, le rigolard, le tonique. Une ville dans la ville, et la *commedia dell'arte* dans un style exotique.



Il était rare, quand on était de Bab-el-Oued, de sortir des limites classiques du quartier. A moins d'avoir une cousine commerçante du côté du marché Meissonnier, « au diable », comme disaient les Babelouediens.

Dans les rues vides, quelques autos, quelques passants. La place des Trois-Horloges, un des hauts lieux du quartier. Des balcons déserts. Voilà le Bab-el-Oued de l'indépendance. Celui qu'on ne reconnaît plus.

Pierre Tétrel

qu'il a la calotte jaune, l'homme qui se cache de la police et dont on ne connaîtra jamais que ce long pseudonyme.

Entre les deux guerres, les Siciliens, qui s'étaient d'abord dirigés sur Chiffalo, et les Napolitains, qui avaient d'abord mis le cap sur Philippeville et Bône, prennent partiellement le relais de l'émigration espagnole et viennent se fondre, avec quelques Français méridionaux, dans le *melting pot* méditerranéen, dans le grand mélange qui donne à Bab-el-Oued son originalité pittoresque et colorée. Si l'on descend l'avenue Durandon, on peut voir que cette frontière sépare le vieux Bab-el-Oued des rivages ibériques, à gauche, du néo-Bab-el-Oued du *Mezzogiorno* italien, à droite.

Le *pataouète,* « ce rameau sur la souche des langues d'oc », selon l'excellente définition de Gabriel Audisio, continue à forger impétueusement, sur une toile de fond française, sa syntaxe exubérante et son vocabulaire concret empruntant sans complexe ses locutions à l'espagnol – catalan, valencien ou castillan –, aux versions napolitaine et sicilienne de l'italien, au maltais, au provençal, à l'arabe.

En 1956, l'influence spécifiquement française s'est fortement accentuée et le *pataouète,* tout en demeurant largement ésotérique pour le *francaoui* (le ▶

à Bab-el-Oued, on est couche - tôt, matinal et surtout cinéphile

◀ Le vendredi saint, des cortèges de pèlerins montaient à Notre-Dame d'Afrique. Pour les communions aussi. Un long trajet à pied sous un ciel éclatant, avec un grand déploiement d'enfants de chœur et de bannières.

Gantès

métropolitain), s'est tout de même rapproché du *français naturel*, celui qu'on parle en Beauce ou en Touraine. Un certain vent de modernisme a, d'autre part, soufflé sur Bab-el-Oued, dont la population ne cesse de s'accroître (80 000 habitants en 1952, 100 000 quatre ans plus tard).

Les H.L.M. poussent maintenant comme des champignons sur les terrains vagues et parfois à la place de vieilles maisons rasées. Des voitures de plus en plus nombreuses sillonnent des rues de plus en plus embouteillées.

Au-dessus de ▶ Bab-el-Oued, « Climat-de-France » se mit à pousser comme New York. On pourra y loger 45 000 personnes. Majorité de musulmans. Entre Bab-el-Oued et Climat-de-France, le dialogue deviendra vite dramatique.

Poullet



◀ Dans les familles les plus pauvres, les « p'tites communiantes » étaient parées comme des infantes, et les mères, ce jour-là, étrennaient un chapeau qu'elles ne remettaient plus jamais.

« Taper le bain »

Mon ami Pedro, sa femme Maria et leurs deux fils, Pépé et Tonio, habitent un logement bien rangé, mais laidement meublé. C'est qu'ils ignorent, Pedro et Maria, les raffinements de la décoration et, au surplus, ils ne s'intéressent guère à l'esthétique des appartements. Si, à Bab-el-Oued, *on aime mieux dihors que dedans*, c'est qu'on préfère la beauté de la nature à celle des objets. C'est non pas dedans, mais dehors, sur le balcon, que Pedro va boire son bol de café au lait avant de partir pour le travail.

Il est caissier dans un restaurant. Son salaire est maigre. Maria, qui va faire ses emplettes au marché des Trois-Horloges, a peu à dépenser et elle marchande dur dans les boutiques, ce qui ne l'empêche pas de tenir, en même temps, de longues conversations avec les commères bavardes du quartier. Les autres familles sont à l'image de celles de Pedro et de Maria. Les citoyens de Bab-el-Oued : petits fonctionnaires, petits commerçants, petits artisans ; bref, de petites gens. Un monde les sépare des bourgeois de la rue Michelet.

Pedro, qui se lève tôt, se couche également tôt, mais il réserve certaines heures de ses soirées aux activités musicales et sportives, qui sont multiples à Bab-el-Oued. Accordéoniste, il répète avec les autres membres d'un petit orchestre dans une cave dont les voûtes ne sont pas assez profondes pour étouffer les flonflons, qu'on entend, et de loin, dans la nuit.

Membre du bureau directeur d'une société de joueurs de boules, il passe, parfois, après dîner, « au bureau » pour régler les problèmes de cotisations, de constitution des quadrettes et de calendrier de championnat.

Des lourdes responsabilités lui permettent de tenir bon pendant les mois d'hiver, où *le ciel, il pleure la pluie*, et d'arriver, avec un moral élevé, au temps chaud, marqué par deux exercices essentiels, la sieste et le bain.

La sieste, explique-t-il, *c'est bon avant, pendant et après. Avant, parce que, pendant que je me fais mes additions, je me sens déjà que je dors. Pendant, parce que, pendant le sommeil, les forces de l'homme elles se renforcent. Après, parce que, quand je saute du lit et que je mets mon pied*

Ionesco/Réalités



◀ Au tournant Rovigo, qui n'est déjà plus Bab-el-Oued, le « Bar de l'Abondance », que le F.L.N. mitraillera. La rue Rovigo, qui borde une partie de la Casbah, est très sinueuse et les Algérois lui avaient donné le nom de « tournants Rovigo ». C'est un quartier triste, où les dimanches « crèvent » d'ennui.


Dimka/Sweteline

chaud sur le parterre froid, le carreau, c'est comme s'il me fait une caresse.

Se taper le bain en bas la mer est un autre plaisir des dieux, surtout si la cérémonie se déroule sur la plage proche du boulevard Guillemin, *notre Croisette si Bab-el-Oued ce serait Cannes,* autour de l'établissement balnéaire et « festival » portant fièrement le nom de son propriétaire, Padovani. Il ne semble pourtant pas très accueillant, ce rivage : l'eau n'y est guère pure et des oursins aux piquants traîtres se cachent sous les rochers pointus. Si vous aimez vraiment nager, vous feriez mieux d'aller sur d'autres plages, à la Madrague, aux Deux-Moulins, *juste là en dessous où il s'arrête l'autobus,* à Pointe-Pescade, fief de Raymond Laquière, président de l'Assemblée algérienne, aux Bains romains, à Sidi-Ferruch, *au bout du bout de la baie.* Mais si vous voulez être à l'unisson de Bab-el-Oued, vous direz, comme tout le monde, *Pado, c'est Pado.* Pado immémorial, irremplaçable.

A 18 h 30, l'heure de la « fraîche », le boulevard Guillemin, avec ses ficus et ses trottoirs étroits, et l'avenue de Bouzaréa, jusqu'à la rampe métallique de l'avenue Durando, deviennent les hauts lieux de Bab-ed-Oued. C'est là, en effet, que la jeunesse retrouve la tradition espagnole du *paseo,* de l'altière promenade.

Pour rire et pour pleurer

Les couples sont rares. Trois ou quatre garçons, habillés avec une négligence étudiée *(Comment que tu le mets, ton foulard? C'est important le foulard),* marchent côte à côte sur la chaussée. Les filles, elles aussi, « font l'avenue », par groupes jacassants et gloussants. On s'observe sournoisement, on s'interpelle avec plus ou moins d'esprit, ou de bonheur. Des clins d'œil s'échangent, les coups de foudre éclatent.

Le samedi après-midi ou le samedi soir, Pedro s'en va, avec la famille ou les amis, au cinéma, au « Palace » ou au « Petit-Casino », mais de préférence, au « Majestic » dont tout Bab-el-Oued est fier parce qu'il possède une belle enseigne au néon parce qu'*il a été construit patriotique, en 1930, pour les fêtes zanniversaires de la conquête* et parce qu'*il est le plus grand de toute l'Afrique du Nord.*

Le problème de la sélection du film est vite réglé. On choisit, pour les dames, *un musical* (une histoire chantante et roucoulante, hispanique ou sud-américaine) ou un *triste qui vous tire les larmes,* à moins que ce ne soit, pour les mâles *un aventure* (Jim la Jungle, Tarzan, Zorro) ou *un wester* (les Américains contre les bandits).

Les hommes prennent les places et s'entassent avec les femmes, les enfants, les couffins, les sandwiches *(pour çui-là qu'il a faim à l'entracte et même avant),* les oranges, les bouteilles de limonade, les bonbons acidulés, les paquets de cacahuètes et les cigarettes Bastos. La lumière s'éteint. Les « mamas » cherchent à faire taire leur progéniture avec un succès relatif.

Sur l'écran, l'intrigue se noue. Au moment pathétique, quand le traître ▶

et quand Zorro est en danger, toute la salle crie: "tire ton pétard!"

semble sur le point de vaincre le héros, le public, spontanément manichéen et intensément participationniste, réagit bruyamment, dans un tumulte indescriptible. Le cinéma est dans la salle. Des spectateurs interpellent une ombre, en hurlant : *Entention* (attention), *Zorro, entention! Il est derrière toi, il te niquer le beignet!* (te faire un mauvais sort). *Retourne-toi, mets-lui un taquet* (un coup de poing); *prends ton pétard et tire, la mort de ton âme, tire! Mais qu'est-ce ti attends? Si tu le tues pas, c'est lui qui te tue!*

La « baroufa »

Le coup de théâtre attendu se produit. Zorro et la justice triomphent. *Happy end.* Chacun est bien content, mais on a eu chaud!



Ionesco/Réalités

◀ Certaines ruelles de la côte. Ce peut être aussi bien Naples, Palma ou Alicante, pour les lessives aux façades, les voisinages chaleureux. Et aussi pour les odeurs de poivrons, d'oranges, d'ail et d'anisette, dont le nom change, mais dont le parfum demeure sur toute la Méditerranée.

Toujours à « Bablouette ». Une chatte ne retrouverait pas ses petits dans cette zone du style souk. C'est à la lisière du quartier. Là où commence le territoire des « autres ». Au soleil, toutes les couleurs chantent. Et les bidonvilles n'ont jamais l'air d'être tout à fait misérables. Imaginons ça à Nanterre... ▼

Ionesco/Réalités

A la sortie, une *baroufa* (dispute) éclate, imprévisible, soudaine comme un orage de septembre sur le cap Matifou.

Deux jeunes coqs se dressent face à face :

– *Tu te crois, pourquoi que tu t'es payé le balcon plus cher, tu te crois, la mort de tes bis, tu te crois le droit que tu me jettes à moi, que je suis en bas bien tranquille, tes peaux d'orange, tes pluchures* (tes épluchures) *et tes saletés? Eh bien, zbouba!* (bernique!) *Je vas t'apprendre, moi, à être propre!*

– *Qu'est-ce tu vas m'apprendre? Tant plus elle parle ta langue vilaine, tant plus i me monte le bœuf, elle me vient la rabia* (la colère me prend); *approche un peu, si ti es un homme!*

C'est lancé. L'honneur est en jeu, *l'honneur, que c'est plus que le « pèze ».* Aucun des deux champions ne veut perdre *la fugure* (la face), d'autant que le public est déjà nombreux. Les injures fusent dans leur diversité infinie, dans


M. Desjardins/Réalités

◀ **L'avenue de la Bouzaréa, à Bab-el-Oued, au lendemain de l'indépendance. Elle a conservé une activité intense. Les petits marchands se sont multipliés. Une autre ambiance a été créée par les nouveaux habitants.**

leur truculente richesse : *Falso!* (faux jeton), *falampo!* (hypocrite), *mesloute!* (crève-la-faim), *coulo, caouette!* (pédéraste), *va fangoule! va te pilancoul! la figa de ta ouèla!* (ici, la traduction braverait l'honnêteté).

Des *ansultes* (insultes) à la famille, aux morts, à la race et à la religion de l'adversaire, on passe aux coups. La bagarre dure jusqu'à l'arrivée de la police (contre laquelle un front commun se forme aussitôt) ou jusqu'à l'intervention, plus fréquente, des médiateurs et des conciliateurs : *Allez, basta! barakat!* (ça suffit). Le défoulement ayant été immédiat et violent, la fièvre retombe aussi vite qu'elle était montée. Parfois, les deux adversaires « se touchent la main » dans une réconciliation sentimentale aussi brusque, excessive, déroutante, que l'empoignade, déjà oubliée.

La *baroufa* prolonge jusqu'à l'âge le plus avancé la période de l'enfance et de l'adolescence où l'éducation collective du groupe enseigne que rien n'est plus important que l'étalage du courage physique, vertu particulièrement prisée en Algérie, et dans les deux communautés. La *donnade* (explication à coups de poing) entre deux élèves à la sortie de la classe, devant le cercle des condisciples connaisseurs, fait partie de la vie scolaire à Bab-el-Oued.

Dans la *baroufa*, l'éloquence lyrique trouve son compte autant que la bravoure. Le goût du théâtre aussi. Chez les femmes comme chez les hommes.

A propos de bottes d'oignons, de seaux d'eau dans l'escalier ou de la blancheur comparée du linge séchant aux fenêtres, la querelle de palier entre deux commères, fortes en gueule, devient un spectacle haut en couleur et en bruit, gratuitement offert aux voisins accourus dès les premiers éclats du *tcheklala* (scandale).

Des voix aiguës portent sur la place publique, avec des commentaires glapissants, les stupres respectifs des familles rivales, depuis la faute publique de l'arrière-grand-mère jusqu'au chômage prolongé et honteux de l'oncle parasite. Les messieurs, pressés par les dames de montrer leur virilité, de combattre, de se jeter dans la mêlée, préfèrent en général réserver pour de meilleures causes leurs « coups de savate » ou leurs « coups de tête empoisonnés ».

Les tchatcheurs

Des cafés, il y en a, à Bab-el-Oued, de toutes les couleurs criardes des devantures ou des fresques naïves décorant les salles. Il y en a pour tous les goûts, politiques ou sportifs, depuis la « Grande Brasserie » pour les amateurs de billard, jusqu'à « Pilor », pour les républicains espagnols, en passant par la « Brasserie olympique », la « Brasserie des avenues », le « Café de Barcelone », l' « Algéria », la « Butte », faussement montmartroise, le « Sélect » — j'en passe, et des meilleurs pour ce qui est de la *kémia*.

Amuse-gueule, zakouski à l'algérienne, les ingrédients de la *kémia* varient selon les cafés dont les patrons mettent leur point d'honneur à « servir une spécialité tout à fait spéciale ». Citons, dans le désordre, les olives noires et vertes, les rondelles de tomate, les carottes vinaigrées, les bouts de fromage en dés ou en lamelles, les saucisses minuscules, le saucisson en tranches, les sardines en friture, les anchois, le « caviar oranais », les pistaches, les cacahuètes salées, les amandes grillées, les *bliblis* (petits pois chiches grillés, durs et croquants) sans oublier la *loubia*, le bol de haricots secs, cuits dans une sauce rougie par le piment et le *koumoum* (cumin).

Elle est savoureuse, la *kémia*. Elle est le complément, le faire-valoir indispensable de l'anisette, *qu'elle donne la force, le courage et tout*. L'anisette surclasse ses cousins de Méditerranée, le pastis provençal, l'ouzo grec ou le raki moyen-oriental. Elle établit un lien chaleureux entre les trois sortes de clients du café, les voyeurs, les joueurs et les parleurs.

Les voyeurs s'installent à la terrasse en épicuriens pour *boire le soleil qu'il vous dit bonjour* et pour lorgner les jolies filles qui passent dans la rue (les femmes, ▶

cette planète dont les enfants sont les rois

dans les cafés, sont toujours accompagnées), souvent gaies et souriantes.

Les joueurs, à l'intérieur, font d'interminables parties de dés, de dames, de dominos, de cartes. Ils jouent au rami, à la bisque, à la belote et à sa variante autochtone, le touti, mais surtout à la ronda.

Espagnoles sont les cartes (*copas*, les coupes ; *bastos*, les bâtons ; *oro*, les pièces d'or ; *espadas*, les épées). Espagnols sont les personnages (*sota*, le valet ; *rey*, le roi ; *caballo*, le cavalier, remplaçant la dame, qui n'a pas le droit de paraître en public, même sur un carton), mais les exclamations et les jurons sont typiquement babelouediens.

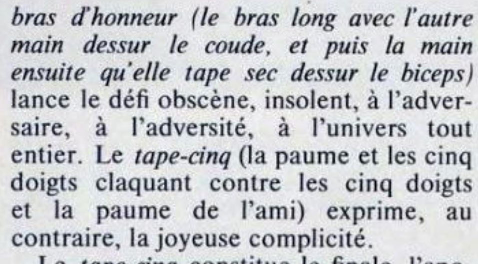
Voyeurs et joueurs interrompent de temps à autre, par une intervention goguenarde, le *tchatcheur* (le beau parleur) qui cherche à subjuguer, par sa parole abondante, des auditeurs complaisants, mais non pas dupes. La *tchatche*, c'est le bagou. La faconde renforcée par la mimique. Tous les traits du visage de l'orateur bougent et *ses mains, elles parlent comme sa bouche*... « Quand le mot est absent, quand le verbe se fait attendre, disait déjà Musette, Cagayous supplée à l'indigence de son glossaire par le geste et l'expression du masque. »

Au Café de Provence, un ancien combattant décrit, pour la quatrième fois dans la semaine, *le froid, qu'il m'a fait souffrir plus que les Allemands, ce jour-là de la bataille de Cassino*. Il faisait moins dix degrés à son premier récit, moins quinze au deuxième, moins vingt au troisième. Au quatrième, l'Italie hivernale prend les couleurs blafardes et presque apocalyptiques de la Sibérie. Personne ne croit tout à fait le conteur, mais personne ne lui cherche noise, car la surenchère fait partie d'un jeu unanimement accepté, où le verbe compte plus que le fait, l'imagination plus que la précision et la poésie plus que la vérité.

Une *tchatche* digne de ce nom est une messe gaie dont la liturgie comporte trois rites essentiels. Le *poh! poh!* émaille le propos, ponctue tout ce qui mérite étonnement et admiration. Le *bras d'honneur (le bras long avec l'autre main dessur le coude, et puis la main ensuite qu'elle tape sec dessur le biceps)* lance le défi obscène, insolent, à l'adversaire, à l'adversité, à l'univers tout entier. Le *tape-cinq* (la paume et les cinq doigts claquant contre les cinq doigts et la paume de l'ami) exprime, au contraire, la joyeuse complicité.

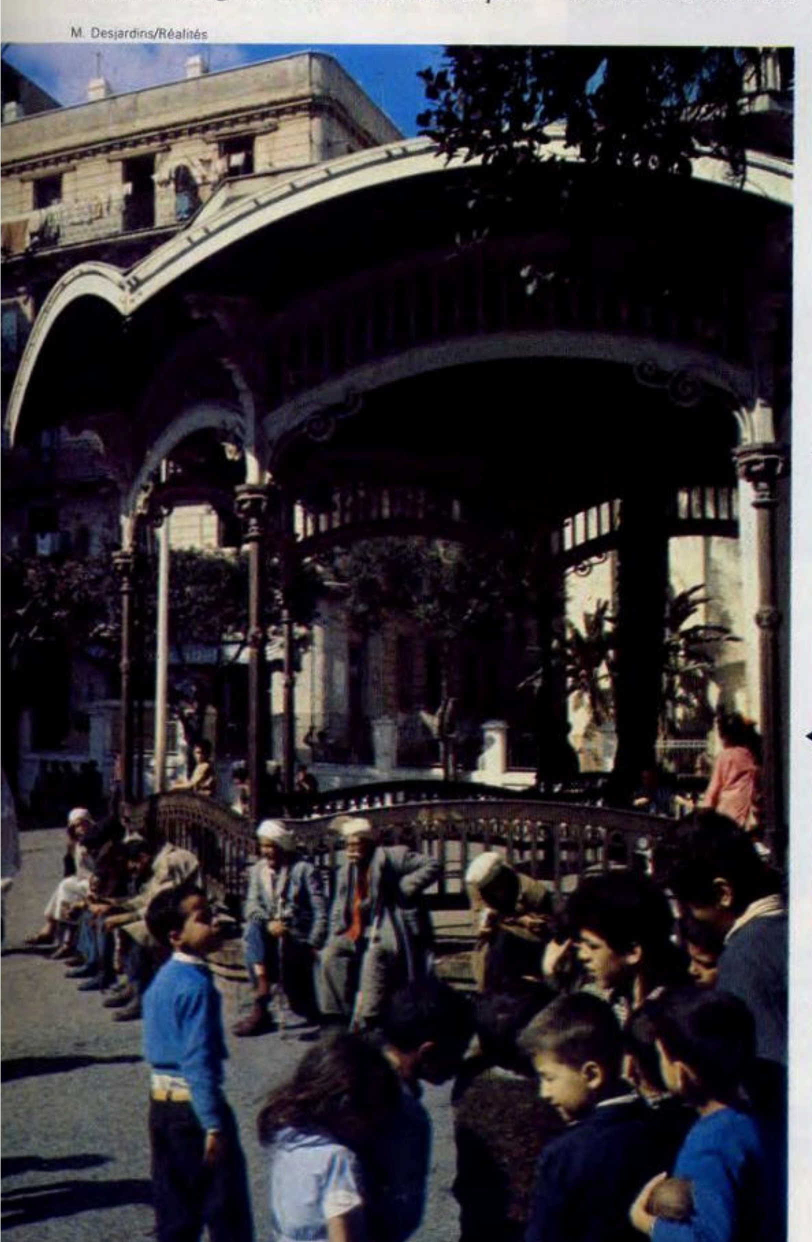
Le *tape-cinq* constitue le finale, l'apothéose du *tchalef*, c'est-à-dire de l'anecdote, de la gaudriole, de la plaisanterie, de la galéjade, de la bonne blague, du boniment accommodé à une sauce très épicée et d'autant plus drôle qu'il est complètement inventé, bien que le *tchatcheur* garantisse, sous (faux) serment, son authenticité.

Le *tchalef* est l'antichambre du rire, de la *bosse*, de la *pantcha*, du *ventre de rire*. Le rire est le propre de l'homme, mais surtout de l'homme babelouedien, algérien, maghrébin, méditerranéen. Quel Nordique, quel Parisien subtil et compassé comprendra jamais tout ce qui se cache d'élan, de tendresse, de critique

Face à la mosquée, ▶ une messe en plein vent, sur les quais d'Alger, pour les scouts catholiques. Des messes à ciel ouvert étaient souvent célébrées. Pour le lancement d'un chalutier neuf, la fête des pêcheurs et, plus tard, sur les barricades, pour le salut des insurgés, compagnons d'Ortiz et de Lagaillarde. Un jeune prêtre kabyle la célébra.

M. Desjardins/Réalités



◀ Place Lelièvre, à Bab-el-Oued. Le kiosque à musique, construit au début du siècle, est maintenant déserté par les harmonies locales qui y donnaient fréquemment et pour la joie des grands et des petits des concerts à l'occasion de nombreuses fêtes et manifestations.


Poullet

concrète et démythifiante, d'autocritique secrète, de désespoir parfois, derrière ce *rire-gargoulette-qui-se-vide*, énorme, sans retenue, rabelaisien ?

Cuisine locale

Pedro débouche sur la place du Gouvernement, *que les Arabes, ils l'appellent place du Cheval, à cause du duc d'Orléans que, là, sur sa statue, il est équestre.* C'est dimanche, il fait beau, on a envie de se faire beau.

Pedro descend l'escalier vers la mer et va acheter, à la Pêcherie, des moules, un beau rouget, de petites sépias (il dit des « calamars »), des sardines qui seront préparées en *scabetche* (avec une sauce où se mêlent, en un dosage savant, l'huile et le vinaigre, le sel et le piment, l'ail et le laurier). Il tient à honorer l'hôte qu'il a invité à déjeuner.

Repas de famille. Cuisine locale. Maria peut vous présenter une gamme de petits plats de derrière les fourneaux, la soupe aux haricots (qu'on appelle, au café-restaurant Alexandre, en poussant un peu sur le folklore, le « potage symphonique »), les patates douces au four, le riz safrané, orgueil de la *cassuela*, ou de la *paella* (comme à Valence), le couscous, que *Fatma elle fait pas meilleur*, les brochettes. Elle a choisi aujourd'hui la *tchoutchouka* – ratatouille algérienne où les tomates et les poivrons mijotent très lentement, *et surtout, tu oublies pas de casser les œufs en dessur.*

Au rayon de la charcuterie, nous sommes tous des adorateurs d'une saucisse plus fraîche que le *chorizo* basque. Sa Majesté Soubresade, souveraine grasse et rouge, arrivée à Bab-el-Oued dans les cantines des émigrants de Mahon (Baléares). En pâtisserie, Maria est également imbattable avec son *mantecao*, gâteau à la graisse de porc et ses tranches chaudes de *calentita*, un flan fait à la farine de pois chiches, cuit dans une huile un peu salée. Un vin de Mascara, généreux comme les convives, conduit chacun à de digestives béatitudes.

Une inquiétude soudaine tire Pedro de sa somnolence.

– Ho, Maria, aouqu'il est, Tonio ?

– Je lui ai donné un peu de sous pour qu'il s'achète, le pôvre, du *zan* (réglisse) chez le *moutchou* (l'épicier mozabite), et il est parti jouer dans la rue.

– Toujours il joue ! Toujours dans la rue ! Total : il va rater son certificat, ce fainéant, ce p'tit morveux !

Jeux d'enfants

Qu'on ne se méprenne pas sur cette feinte colère. Pedro a pour son fils des trésors d'indulgence. Les « p'tits morveux », les enfants de Bab-el-Oued, sont, en fait, les rois du quartier.

C'est vrai qu'ils jouent tout le temps, au grand air, passionnément, frénétiquement. Ils jouent aux billes, à la toupie ; ils utilisent des noyaux d'abricot pour « jouer au tas » (il s'agit de démolir d'une certaine distance, avec un noyau-projectile, de petits tas de quatre ▶

mais tout ça, ça fait d'excellents Français qui rêvent de verdure

noyaux. Celui qui casse le dernier tas ramasse tout le paquet), ou « jouer à la boutique » (le lanceur qui réussit à faire passer son noyau dans des trous d'inégale grosseur découpés dans un carton gagne 20, 50 ou 100 noyaux).

Pour tous ces jeux, l'économie des moyens est remarquable. Pour la *morra,* les deux mains suffisent. Deux gosses face à face ouvrent en même temps leurs poings avec un, deux, trois, quatre ou cinq doigts tendus et annoncent très fort leur chiffre : *pigeon* (deux), *trikétramblo* (trois), *quatro* (quatre), *tchiquenta* (cinq), *six-six* (six), *setti* (sept), *iotto* (huit), *novi* (neuf), ou *totalarga* (dix). Celui qui a prononcé le chiffre correspondant au total additionné des doigts levés crie *Marqua!* Il a gagné.

Vous donnez à deux gamins de Bab-el-Oued une boîte d'allumettes? Ils jouent aux *tchapes* (on gagne si la boîte lancée en l'air tombe pile du côté de la figurine, on perd si elle tombe de l'autre côté). Une pièce de monnaie trouée dans laquelle on introduit une papillote de papier devient l'équivalent d'une petite balle qu'un avant et deux ailiers se passent au pied en cherchant à franchir le but gardé par un goal et un arrière. Cela s'appelle *jouer au sou,* ou au *demi-jeu,* le *demi-jeu* n'étant que le parent pauvre du grand jeu, le football.

◀ Le café, comme on disait en Algérie. Le café, avec l'anisette sur le comptoir, les « kémias » (amuse-gueules) dans les soucoupes et les clients à leur affaire. Les femmes y viennent peu. On y joue sans fin aux cartes.

Holmès-Lebel

La place du ▶ Gouvernement, qu'on appelait aussi la place du Cheval. La statue équestre du duc d'Orléans caracole au-dessus d'un parking. Au flanc de la mosquée, une rampe descend à la Pêcherie.

◀ Le marchand d'herbes, le marchand d'œufs. Ils ont l'air de deux compères sortis d'un fabliau. Après avoir marchandé plus que de raison, pour rire, brusquement ils offrent un œuf, un bouquet de persil. Pour retenir la clientèle.

Le foot

Celui-ci est, à Bab-el-Oued, omniprésent, triomphant. Il obsède et possède petits et grands. Il ne règne pas seulement sur les stades, mais dans la rue. La rue Mizon, la rue Franklin, la rue Léon-Roches, la rue Christophe-Colomb, la rue Fourchault, toutes les rues sont transformées en mini-terrains de jeux par des galopins qui *tapent la balle,* avant l'école, après l'école, jusqu'à la tombée de la nuit, et que rien n'arrête, pas même le passage des voitures. Seul peut interrompre la partie un coup de pied malencontreux qui projette la sphère de cuir dans la boutique d'un commerçant excédé, ce qui oblige à des négociations délicates : *M'sieur, tu me le rends, mon ballon? A karbi, je te jure, on recommence plus, on s'en va à côté.*

A six ans, on apprend à jouer au foot en force *(Antoine, quel shoot terribe il a!),* ou en finesse *(Tu feintes, tu dribbles, tu tchique-tchiques, tu démarques et tu fais la passe, parce que, si tu joues personnel, elle perd, ton équipe).*

A quatorze ans, on cherche à « jouer cadet » à l'un des trois clubs locaux, le Sporting *(Les bleu et blanc, c'est des lions!),* l'Élan ou le S.A.B.O., dont le sigle rustique désigne – finalement – les Sports athlétiques de Bab-el-Oued. A trente-cinq ans, on pratique encore un peu, mais on passe sa vie comme spectateur sur les stades.

Supporter acharné, Pedro encourage du geste (forcené) et de la voix (hurlante), les « rayés rouge et blanc » de l'Association sportive de Saint-Eugène. Sa ferveur célèbre leurs exploits avec une sublime éloquence et excuse leur défaite avec une mauvaise foi superbe.

A Bab-el-Oued, le lundi de Pâques, il ne reste plus que les chats, d'ailleurs innombrables. La veille, les quatre-vingts boulangeries du quartier ont vendu, par milliers, des *mounas,* ces gâteaux un peu bourratifs, au goût de pain brioché, couronnés d'une légère pincée de sucre. Le matin, tout le monde est parti « casser la mouna ».

On a mis dans les voitures les miches de pain, les sandwiches jambon, les œufs durs, les omelettes froides, les tomates juteuses, les cochonnailles, les fruits de

A. Gesgon



La foule ▶ bigarrée près de la mosquée de la Casbah... On y écoute les conteurs, on y voit les charmeurs de serpents. On peut y acheter des amandes grillées, des bliblis ou des tramousses... Proches sont les restaurants de poissons le « Sindbad », le « Marco-Polo »...



Holmès-Lebel

saison, les bouteilles de rosé et les *gazouzes* (boissons gazeuses). On va pique-niquer sur l'herbe, à Baïnem, dans les senteurs toniques de la pinède qui se mêlent à l'odeur de la mer, et on fait la *fiesta* (fête).

Notre mère, la France

La *fiesta*, le peuple de Bab-el-Oued en est friand. Pour la *fiesta*, toutes les occasions sont bonnes : les naissances, les mariages, les communions solennelles *(chez nous, on est catholiques-superstitieux)*, les anniversaires, les petits prétextes locaux (par exemple, les banquets des sociétés philharmoniques et sportives et les apéritifs d'honneur, *arrosés de la présence de plusieurs conseillers municipaux et d'un parlementaire)* et les grandes dates nationales — 14 juillet, 11 novembre —, *que ce jour-là, les fanfares elles sortent les musiques, et les anciens combattants les drapeaux et les médailles.*

Les enfants des écoles, auxquels les instituteurs aiment à apprendre des chansons martiales « bien de chez nous », rêvent de vaincre ou mourir avec la République qui nous appelle, de passer par la Lorraine avec des sabots, de défiler avec le régiment de Sambre-et-Meuse ou avec les Allobroges vaillants. Les dictées et les récitations leur parlent de vallées ombragées, de grasses prairies, de fleuves majestueux, de tout un univers qui paraît fabuleux et fascinant dans un pays où la terre est calcinée, l'herbe rare et les eaux de l'oued bien maigres. Si la France est vue sous des couleurs idéales, c'est qu'il s'agit d'une princesse lointaine, presque inconnue de ses soupirants, trop pauvres, en général, pour se payer, même en période de vacances, l'avion pour Paris ou même le bateau pour Marseille.

C'est seulement pendant les guerres, et sous l'uniforme que le Babelouedien traverse la Méditerranée : *Mon père, il a fait Verdun, moi, la libération de l'Alsace. Les seuls moments qu'elle pense à nous et qu'elle nous fait venir, notre mère la France, c'est quand l'Allemagne elle lui tombe dessur et qu'elle a besoin que tous ses fils ils la défendent. Mais qu'est-ce qu'elle fait, elle, quand nous zotes on a besoin aussi qu'on nous défende?*

- Nous défendre contre qui? *Contre les Arabes, qu'ils ont bien changé, qu'ils sont plus comme avant.*

« Avant », c'est-à-dire avant l'insurrection de novembre 1954, le racisme paternaliste du « petit Blanc » n'excluait pas la cordialité des rapports avec les « amis arabes » que l'on invitait rarement à la maison, mais que l'on fréquentait joyeusement au travail, au café, au stade. Ce côtoiement est attesté par l'abondance des mots arabes dans la langue pataouète.

Le « pato » et l'Arabe

En 1956, cependant, la plupart des « amis arabes » ne veulent plus de la fraternité condescendante, ni même de l'égalité qu'on leur promet trop tard. Ils veulent la liberté, qu'ils appellent indépendance. Ils combattent. Ils s'organisent, aux lisières du quartier, dans les immeubles jouxtant Climat-de-France, l'immense édifice rectangulaire construit par la municipalité Chevallier.

Devant ce qu'il considère comme la « montée des périls », le Babelouedien moyen fait appel au Métropolitain, au *pato* (mot espagnol pour canard). H

Albert Paul LENTIN

NOCES SOUS LE SIGNE D'ALLAH



Coll. particulière

◀ Comme dans tous les pays du monde, le mariage est en Algérie, occasion à réjouissances, fêtes et réunions de parents et d'amis Les invités des futurs époux sont ici réunis, la veille des cérémonies, pour préparer le cortège en liesse qui accompagnera le fiancé à l'entrée de la maison des beaux-parents.

On se marie beaucoup en Algérie. C'est la loi sociale partout ailleurs. Mais on se marie très jeune. A quinze ans, 10 % des filles et 1 % des garçons sont mariés. A vingt ans, 73 % des filles et 20 % des garçons le sont. A quarante-cinq ans, on compte 98 % de femmes et 94 % d'hommes qui ont fondé un foyer.



Coll. particulière

◀ Les mariages à l'européenne sont rares. En général, lorsque les deux familles sont d'accord sur le montant de la dot, les fiançailles ont lieu un an après. Le cadi signe le contrat le jour des fiançailles et la fiancée reçoit ses bijoux. Quand elle est là. Car sa présence est plutôt négligeable, et, de toute façon, son père la représente. La dot varie, selon les milieux, de quelques billets de mille à des millions.

Les parents meneurs de jeu

Cette précocité dans le mariage s'explique aisément par un certain nombre de causes à la fois sociales et économiques, voire morales. D'une façon générale, les jeunes hommes et les jeunes filles sont mariés par leurs parents, qui sont les véritables meneurs de jeu. Si les nouveaux mariés sont consentants, c'est parce qu'avant tout le respect dû aux parents est très grand en milieu traditionnel algérien. A cela s'ajoute, en ce qui concerne la femme, une dépendance économique vis-à-vis des parents qui est l'élément essentiel expliquant sa passivité.

Il y a une véritable tragédie du mariage en Algérie, et les faits sont là pour le prouver. Résistance de la jeune fille à se laisser marier et qui s'exprime, à la limite, par des tentatives de suicide, et plus communément par un très grand nombre de divorces. Cette situation est due à une contradiction grave entre la nécessaire évolution des mœurs, dictée par les exigences du développement économique, et la persistance d'une société encore largement traditionaliste dans ses structures sociales. Il y a, en outre, une très mauvaise assimilation de la dynamique pragmatique de l'islam, dont les exigences sont souvent appliquées d'une façon dogmatique et peu éclairée.

Comment se contracte un mariage en Algérie? Souvent d'une façon fortuite. La parenté, le voisinage, une rencontre au bain maure entre les deux futures belles-mères, etc., peuvent être à l'origine d'un mariage entre un jeune homme et une jeune fille. La mère de famille qui a un fils à marier fait partout son éloge et exagère volontiers dans l'évocation de ses qualités. Il lui arrive de paniquer si elle ne trouve pas vite ce qu'il lui faut. En effet, la religion musulmane réprouve le célibat.

Lorsqu'une mère a trouvé la fille pour son fils – elle doit être belle, forte, résistante, féconde, bonne ménagère, bonne couturière, raffinée et surtout obéissante –, elle envoie son mari discuter avec la famille de la jeune fille choisie par ses soins de la valeur de la dot *(mah'r)* que l'époux doit offrir à son épouse, selon la loi musulmane. De véritables tractations ont lieu entre les deux familles. La dot peut varier entre le minimum symbolique, qui est dérisoire – vingt francs environ –, et des sommes énormes qui peuvent atteindre plusieurs millions d'anciens francs dans les familles de la grosse bourgeoisie urbaine et rurale.

Lorsque l'accord a été réalisé, il ne reste plus qu'à réunir la somme de la dot, à acheter des bijoux pour la mariée et à préparer les fiançailles, dont la célébration a généralement lieu un an après le premier accord.

Les fiançailles sont un événement important, car c'est au cours de la cérémonie que le cadi va signer le contrat et que les bijoux vont être remis à la fiancée. L'acte de mariage est signé ce jour-là, soit chez le cadi, homme de la loi musulmane, soit chez les parents de la jeune fille. Au cours de la cérémonie de signature, on se passe aisément de la présence


Coll. particulière

◀ Deux mariés de pièce montée. Le F.L.N., pendant un temps, essaiera de moderniser les coutumes du mariage, à l'avantage de la femme. Mais, avec l'indépendance, tout va rentrer dans l'ordre immuable de l'islam. Y compris la reprise du voile, pour certaines jeunes émancipées.


Coll. particulière

Les musulmans aussi ▶ enterrent leur vie de garçon. Devant un plat de couscous, tenu chaud sous son couvercle, et des olives cassées. Du miel et de l'orangeade complètent les agapes. Pour les plus vertueux. D'autres s'enivrent allégrement comme tous les gars du monde.


Coll. particulière

Au Mzab, où les ▶ traditions religieuses sont plus rigoureuses qu'ailleurs, les fêtes d'un mariage durent parfois une semaine. A grand renfort de gratteurs de mandolines et de cithares et de tambourineurs de « darboukas », gargoulettes en terre au fond tendu de peau.

de la future mariée et de son consentement. En effet, on pense que son accord est tacite et que, de toute manière, son père est là pour la représenter.

A l'époque de la guerre de libération nationale, le F.L.N. s'était opposé à cette procédure injuste à l'égard de la femme. Dans les localités contrôlées par le F.L.N., et chaque fois qu'ils le pouvaient, les commissaires politiques qui célébraient les mariages exigeaient la présence de la jeune fiancée lors de la signature du contrat.

Il en fut de même – c'est-à-dire que la femme était présente – lors des nombreux mariages contractés en plein maquis par les résistants des deux sexes.

La fête du mariage peut, dans la plupart des cas, durer un ou trois jours. Mais, dans certaines régions, elle peut durer sept jours et plus ! Dans la région de Tlemcen et dans le Mzab, où les traditions islamiques sont très ancrées, les festivités du mariage prennent une ampleur extraordinaire, voire extravagante.

Tristesse et grivoiserie

Les cérémonies débutent avec l'application du henné sur la paume des mains et la plante des pieds, en présence des parents et des amies de la mariée. Une telle cérémonie est présidée par une matrone habile, sorte d'esthéticienne à caractère magique qui est censée avoir des dons occultes. Elle est réellement vénérée en pays musulman.

De retour à la maison, les femmes organisent une veillée amicale. Elles chantent des litanies exprimant la tristesse de la mère de voir partir sa fille, des couplets gais au sujet du bonheur qui attend la nouvelle mariée et des chansons grivoises sur le comportement qu'elle doit avoir durant sa nuit de noces ! La jeune fille est entourée de sa mère, de ses sœurs et de ses tantes qui pleurent de chagrin à l'idée de la quitter. La mariée se doit de pleurer aussi, pour montrer son attachement à ses parents, à la maison où elle a grandi et à ses amies. Les voisines s'efforcent alors de la consoler, mais l'ambiance reste gaie : il s'agit plus d'un rituel que d'autre chose !

Au Mzab, pendant que la jeune fille se fait parer pour l'entrée nuptiale, les femmes, autour d'elle, chantent une vieille rengaine. On n'a pas encore fini ▶

au Mzab, on lit le Coran pendant toute la nuit...

de polémiquer au sujet de la signification exacte de cette litanie :

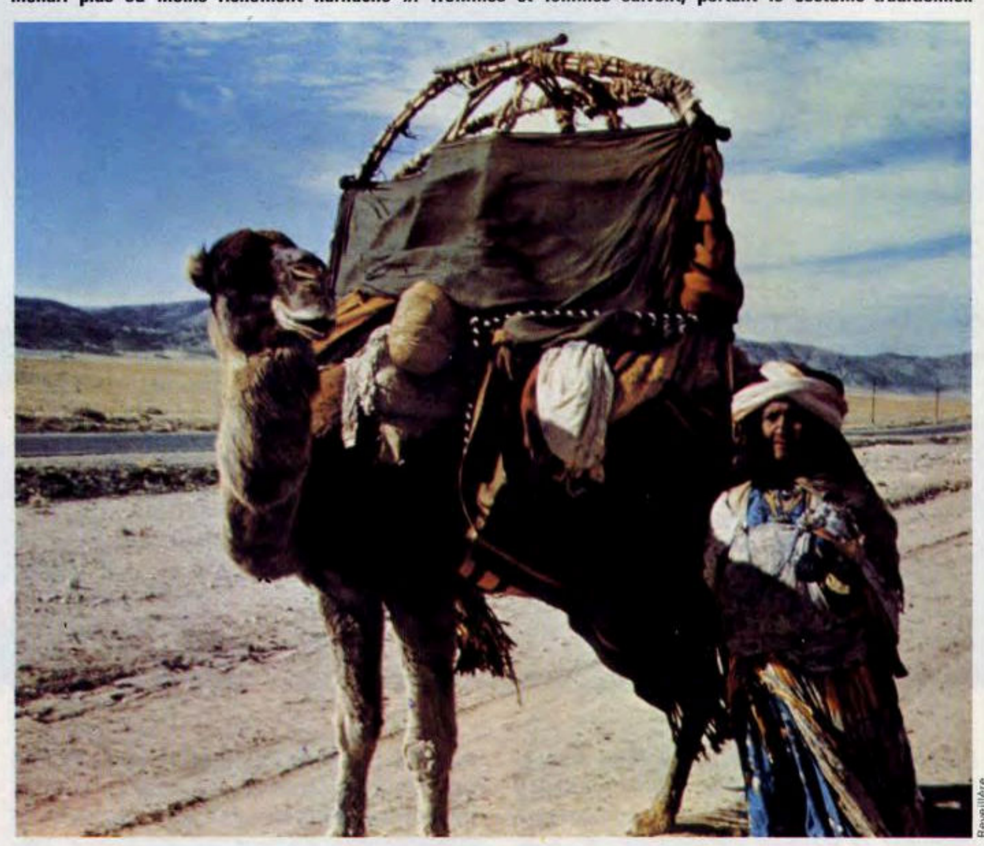
Tu as été ballottée en tous sens, comme un brin de laine au vent,
Tu as été rejetée comme un fragment de marmite brisée,
Puisque Dieu le veut, que le désir de ton mari s'accomplisse !

A ce chant, toutes les femmes ont les larmes aux yeux. La future épouse est très triste, mais elle ne doit pas trop pleurer pour ne pas gâcher son maquillage ! Souvent, pour cette seule raison, elle arrive à se contenir...

La tradition mozabite veut que ce soit la laveuse de morts, une doyenne d'âge, sorte de prêtresse dans le schisme abadite, qui s'approche de la mariée et lui psalmodie à l'oreille gauche ce souhait étonnant : « Que les crins du cheval protègent toujours ta maison ! »


Coll. particulière

Mariages dans l'Algérie d'aujourd'hui. En ville, on loue une grosse voiture ; au lieu de la garnir de tulle, on la décore aux couleurs de la République algérienne. Mais, dans les campagnes, les anciennes traditions sont conservées et chez les nomades, en particulier, on transporte encore la fiancée « au pas souple et vif à la fois d'un méhari plus ou moins richement harnaché ». Hommes et femmes suivent, portant le costume traditionnel.


Reveillère

La mariée juchée sur un âne

Avant que la mariée quitte le toit paternel, elle reçoit, sur le seuil de la demeure qu'elle va quitter, une offrande symbolique qui varie selon les régions. Dans l'Est, on lui fait boire de l'eau bénie puisée le jour même dans l'enceinte d'un marabout important, parfumée à l'eau de fleur d'oranger. Dans le Sud, on lui enduit les dents d'une pâte faite de farine, de lait et de beurre. Ensuite, la mariée est escortée par ses parents et ses amis jusqu'à la maison de son mari. Dans les grandes villes, le voyage se fait dans des voitures enrubannées et décorées, aux sons stridents des klaxons. A la campagne, le cortège suit, à pied, la mariée juchée sur un âne, un cheval ou un chameau, selon les possibilités financières et les exigences géographiques.

Lorsque les deux époux ont pénétré dans la chambre nuptiale, les amis du mari se groupent autour de la porte d'entrée et attendent que le mariage soit consommé. Dans le Constantinois, ils encouragent l'époux en frappant très fort contre la porte. Au Mzab, ils lisent le Coran pendant toute la nuit de noces, à même le seuil de la chambre à coucher, afin que le mariage soit sanctifié.

Dans chaque cas, la jeune femme est entourée de la sollicitude des siens ; c'est ainsi qu'à Tlemcen, par exemple, une jeune négresse couche à la porte des époux, afin de prévenir la moindre brutalité de la part du nouveau marié. Mais nulle part on ne trouve cette habitude des Touareg du Hoggar, qui, s'ils ont l'habitude d'utiliser le gavage pour rendre grosse la future mariée, n'en font pas moins des efforts afin de la protéger de toute humiliation. Chez les Touareg du Hoggar, la coutume veut que les jeunes mariés vivent un an sous la tente des parents de la jeune fille, puis aillent habiter chez les parents du jeune homme, à la condition expresse que ce dernier se soit comporté très gentiment avec sa jeune épouse. Si le couple, au bout d'un an, est heureux, les parents du mari viennent le chercher pour le ramener au camp, en simulant une attaque et un enlèvement. Il s'agit là d'un rituel pacifique, malgré les apparences. En revanche, la jeune femme se doit de résister à ses assaillants, afin de montrer qu'elle est très attachée à son clan d'origine.

Pendant les sept années qu'a duré la guerre, il va de soi que toutes ces cérémonies avaient été réduites à leur plus simple expression et que les Algériens, sous la férule du F.L.N., avaient rappris à vivre d'une façon plus sobre. Tout le panache bien méridional, inutile et extravagant, qui caractérisait la notion de fête dans le pays avait été emporté par les exigences de la lutte nationale. H

Omar CHAÏR

CHRONOLOGIE Octobre 1955

FRANCE

6 : démission de MM. Palewski, Kœnig, Triboulet, Bayrou.
Présentation de la Citroën DS-19.
9 : bagarres provoquées par le M.N.A. à Paris, Douai, Saint-Étienne.
L'Assemblée nationale vote la confiance au gouvernement sur sa politique marocaine.
10 : lancement de l'emprunt acier.
13 : Edgar Faure se prononce pour l'intégration algérienne.
18 : l'Assemblée nationale vote la confiance au gouvernement sur sa politique algérienne.
26 : le gouvernement mis en minorité sur sa politique économique et financière.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

1er : départ pour Tanger du sultan Ben Arafa.
2 : incidents dans le Rif.
Attentats terroristes en Oranie.
6 : en Égypte, souscription nationale pour l'achat d'armements.
4 : Allal el-Fassi annonce, au Caire, la formation d'une armée de libération du Maghreb.
6 : en Égypte, souscription nationale pour l'achat d'armements.
11 : l'Iran adhère au pacte de Bagdad.
15 : constitution d'un Conseil du trône au Maroc.
19 : formation d'un gouvernement Ben Slimane au Maroc.
20 : signature d'un accord militaire égypto-syrien.
25 : le Glaoui demande le retour de Mohammed ben Youssef.
29 : Ben Arafa renonce à tous ses droits au trône marocain.
Occupation de l'oasis de Buraimi (Arabie Saoudite) par les troupes britanniques.
31 : Mohammed Ben Youssef arrive à Nice.

AMÉRIQUE

3 : victoire de Juscelino Kubitschek aux élections brésiliennes.
5 : première réunion de la commission politique de l'O.N.U.

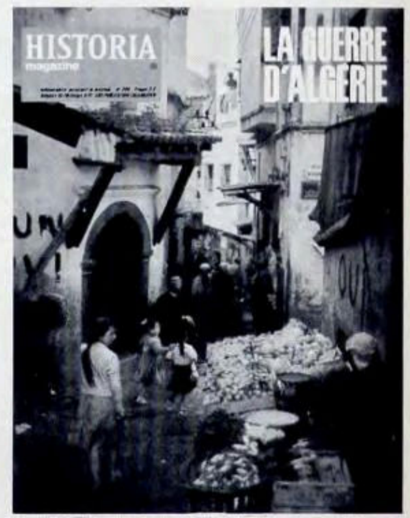
ASIE

17-21 : conférence du plan de Colombo à Singapour.
18 : Bao-Daï met fin à la mission de Ngo Dinh Diem au Sud-Vietnam.
23 : Ngo Dinh Diem organise un référendum sur la déposition de Bao-Daï.
26 : fusion des groupes libéral et démocrate au Japon.
Proclamation de la république au Sud-Vietnam.

EUROPE

3 : Chivu Stoica chef du gouvernement roumain.
5 : entretiens franco-allemands à Luxembourg.
6 : mort du maréchal Papagos à Athènes.
6 : formation d'un gouvernement Caramanlis en Grèce.
8 : autocritique de Molotov.
9 : mort du cardinal Innitzer à Vienne.
23 : les électeurs sarrois rejettent le statut d'autonomie.
John Foster Dulles en visite au Vatican.
27 : conférence Dulles, Macmillan, Pinay, Molotov à Genève.
29 : accord commercial franco-suisse.
30 : la princesse Margaret annonce sa décision de ne pas épouser le colonel Townsend.

LA SEMAINE PROCHAINE



ALGER : LES TERRORISTES

Sommaire du n° 208 :

● Commandos F.L.N.

Pourquoi Abane Ramdane créa-t-il ces commandos qui devaient prouver leur remarquable efficacité ? Ils se déchaînèrent bientôt dans ce que l'on appela la première « bataille d'Alger ».

● Objectifs terroristes

Messalistes et représentants de la pègre de la capitale de l'Algérie seront impitoyablement visés par les commandos du F.L.N. Puis les premières mesures d'épuration à l'intérieur des rangs rebelles commencent. Avant de recruter, on demande aux nouveaux membres de « faire leurs preuves ».

● Le réduit de la Casbah

Un système d'organisation pyramidal permit aux commandos d'éviter la destruction des réseaux patiemment créés et progressivement développés. Yacef Saadi donne toutes ses chances à Ali la Pointe, après l'avoir mis à l'épreuve.

● Ali la Pointe

Un Algérien nous trace le portrait de celui que les Arabes devaient surnommer le « Robin des Bois » de la Casbah.

● Contre-terrorisme

Cinq « petits Blancs » de Bab-el-Oued se posent la question au lendemain de la Toussaint rouge : « Pourquoi les Arabes nous détestent-ils ? Pourquoi veulent-ils nous chasser ? » Ils décident de « faire quelque chose ».

● Police algéroise

Face aux terroristes et, bientôt, aux contre-terroristes, quels étaient les moyens dont disposaient les forces de l'ordre à Alger ?

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 4e trim. 1971. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 1986.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
N° 207 - 22 décembre 1971.

L'ÉCHO D'ALGER

Dimanche Lundi 25-26 Septembre 1955
15 FRANCS
Le plus fort tirage de l'Afrique du Nord — Directeur général : Alain de SERIGNY — Trois éditions quotidiennes

M. Edgar FAURE définit la politique du gouvernement sur les problèmes algériens

« Notre but est de parvenir dans de brefs délais à l'intégration complète de l'Algérie »

Tout nous impose absolument sans équivoque et sans réticence de garder l'Algérie à la France et dans la France

Restaurer l'ordre et ramener le calme est une obligation impérieuse

PARIS (A.F.P.). — Voici le texte de l'allocution radiodiffusée prononcée hier soir par M. Edgar Faure : Depuis onze mois, des événements douloureux éprouvent une terre française. Les incidents du 1er novembre 1954 ont ouvert en Algérie une période marquée de violences et de désordres...

Renforcement des moyens

★ Suite page 12

VIVE ÉMOTION DANS LE MONDE ENTIER

Le président EISENHOWER frappé d'une crise cardiaque a été hospitalisé d'urgence

Aucune complication n'est heureusement enregistrée mais on craint que le président ne doive interrompre sa carrière politique

Le président souffre d'une thrombose coronaire

Les messages affluent du monde entier

Nouveaux incidents

★ Suite page 4

Le président Coty a inauguré vendredi au parc des Expositions, à la Porte de Versailles, l'exposition nationale du Travail. Au cours de sa visite, le président de la République s'est intéressé à un appareil réalisé par un lauréat du concours du meilleur ouvrier de France. (A.G.I.P.)

Tandis que ses successeurs prêtent serment

PERON est autorisé à partir en exil

Treize Etats, dont les Etats-Unis et le Vatican ont reconnu jusqu'ici le gouvernement LONARDI

Treize Etats ont reconnu le gouvernement LONARDI

★ Suite page 8

A L'AGE DE 85 ANS

M. Cyprien FABRE est décédé à Marseille

A un passage à niveau au Mexique

Le chargement de dynamite de deux camions explose au passage d'un train

Il est impossible de déterminer le nombre de victimes parmi les 400 voyageurs du convoi

Demandant une nouvelle confrontation

Gaston Dominici prétend pouvoir faire parler son fils Gustave

RETOUR D'U.R.S.S.

La délégation parlementaire française a regagné Paris

Un démenti de M. JULY

La résidence n'a pas reçu de message du sultan

La Hongrie sollicite l'appui américain pour entrer à l'O.N.U.

CONDITIONS D'UNE COMMUNAUTÉ ALGÉRIENNE

Dans le désarroi où nous plonge le drame actuel de l'Algérie, une voix vient de se faire entendre dont il serait folie de vouloir étouffer l'écho : celle de l'Episcopat algérien.

Nous avons publié, vendredi dernier, dans son intégralité, la lettre que les évêques des trois diocèses et le vicaire apostolique du Sahara ont adressée aux catholiques de ce pays et, à travers eux, à tous les hommes dont une loi morale ayant sa source au delà du monde temporel, guide les intentions et les actes.

Cette lettre, volontairement dépouillée de ce qui pourrait apparaître comme une intrusion dans le domaine propre à la puissance de l'Etat, entend cependant rappeler aux hommes de bonne volonté que « le spirituel ne se laisse pas aisément séparer du temporel » et qu'il existe une morale universelle en référence à Dieu, étendant son empire à la vie individuelle comme à la vie sociale et à la vie internationale.

Il convenait que les chefs religieux des catholiques d'Algérie évoquent les responsabilités encourues, les rudes efforts qui en résultent et les sacrifices qu'elles imposent.

Un tel langage ne saurait surprendre aucune des communautés, filles spirituelles d'Abraham, qui cohabitent dans ce pays marqué, depuis tant de siècles, par la même foi dans le même dieu.

Il nous apparaît, en effet, que cette foi commune qui anime notre vie, loin d'être un instrument de discorde doit constituer le meilleur ciment de notre concorde. Si les Chrétiens, les Musulmans et les Israélites réalisaient vraiment l'étendue et la plénitude d'une charité se fondant sur une justice transcendante à la nôtre, il n'y aurait plus aucune cause de refus de vivre ensemble, de se comprendre et de s'aimer.

Les évêques, dans leur lettre, ne négligent pas d'évoquer l'acuité des problèmes économiques et sociaux qui constituent une des causes — mais non la cause essentielle — de la crise algérienne.

Faisant allusion au déséquilibre entre une production insuffisante et une démographie sans cesse croissante, génératrice de misère, ils s'élèvent, cependant, contre toute attitude attentatoire à la dignité de la personne humaine et à son libre épanouissement, réclamant par un judicieux emploi des investissements un développement sans cesse accru des sources de productivité et l'acheminement vers une plus équitable harmonie des niveaux de vie. Mais ils rappellent que le capital le plus précieux à mettre en valeur est l'homme lui-même et que rien ne doit être négligé pour son épanouissement matériel et moral.

Ils souhaitent que, compte tenu des caractères ethniques et géographiques de l'Algérie, toutes les énergies soient tendues vers l'avènement de cette communauté sans laquelle la paix ne saurait exister.

D'où le respect nécessaire des valeurs de civilisation et de culture, des aspirations légitimes ; la recherche solidaire du bien commun à promouvoir et l'établissement de contacts fraternels à travers les divergences inévitables...

Le point de vue de Pierre LYAUTEY

LE BILAN MAROCAIN d'une fièvre parisienne

CE pays, l'an dernier encore, en pleine euphorie, animé par des hommes, des Français comme des Marocains, passionnés de créations économiques, offre aujourd'hui le spectacle de la désolation...

★ Suite page 4

Par le vote d'un amendement à sa Constitution

Le Cambodge n'est plus un « Etat faisant partie de l'Union française »

Le prince SIHANOUK a accepté pour trois mois le poste de président du Conseil

Afin de préparer Genève

Les OCCIDENTAUX se réuniront demain à New-York

LA NOUVELLE CITROEN N'A PLUS AUCUN SECRET

MOTO-JOURNAL

De MAGELLAN... à Jules VERNE

LES CONQUÉRANTS DE L'UNIVERS

IX. — STANLEY, DERNIER CONQUISTADOR fait de la petite Belgique une grande puissance coloniale (1)

Par J.-G. LEITHAUSER

Des milliers de kilomètres entre deux murailles dangereuses

★ Suite page 4

(1) Lire « L'Echo d'Alger » des 13, 16, 17, 18-19, 20, 21, 23 et 24 septembre.

BADER vainqueur du ciel

Une histoire vécue !

Le destin exemplaire d'un pilote de la R.A.F. déjà entré dans la légende !

Un récit sensationnel écrit par Paul BRICKHILL, ancien pilote de la R.A.F. lui aussi et ami de cet homme hors série dont vous pourrez lire bientôt l'étonnante biographie dans

L'ÉCHO D'ALGER *en exclusivité*

Jacques Soustelle ne sait pas qu'il n'a plus que quelques semaines pour mener à bien sa politique d'intégration. Assuré de l'appui du président Edgar Faure, il se consacre de toutes ses forces et avec toute sa foi à réaliser ce qui pour beaucoup est déjà l'impossible. Les résultats seront loin de répondre à ses espérances. Il ne se décourage pas